

LETTRES

DE

JOSEPH MAZZINI

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

LETTRES

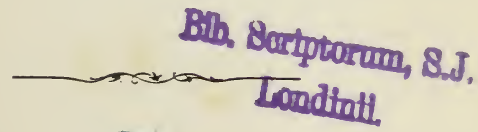
DE

JOSEPH MAZZINI

A DANIEL STERN

(1864-1872)

Avec une Lettre autographiée.





PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—

1872

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Daniel Stern, à qui ces lettres sont adressées, n'a jamais vu Mazzini. Un travail sur Dante, publié dans la *Revue germanique* (1), a été l'occasion d'une correspondance poursuivie d'année en année et terminée seulement par la mort de Mazzini. D'une rencontre inopinée dans la poésie dantesque naquit la première relation entre deux grands esprits faits pour se comprendre et s'honorer mutuellement ; les hautes confidences d'un entretien philosophique et

(1) *Le cap Plouha, Dialogues sur Dante et Gœthe*, par Daniel Stern, 1er février 1864.

politique transformèrent peu à peu cette relation fortuite en une de ces graves amitiés qu'amènent de secrètes affinités entre deux grandes ames qui se reconnaissent.

Ce n'est pas qu'il n'y eut entre Mazzini et Daniel Stern des dissentiments et des dissidences : ni en ce qui regarde la France, ni en ce qui concerne l'Italie, Daniel Stern et son illustre correspondant n'étaient toujours d'accord ; ils ne jugeaient de même, le plus souvent, ni les choses ni les hommes ; mais, séparés sur plus d'une question de la politique contemporaine, ils se retrouvaient dans cette région supérieure où les esprits sincères, ceux qui cherchent la vérité et qui ne craignent pas de beaucoup sacrifier pour l'atteindre, aiment à se rejoindre et à se faire part du résultat de leur recherche. On verra dans ces lettres mêmes plus d'une preuve de la sincérité que Daniel Stern et Mazzini se demandaient et s'accordaient réciproquement ; de cette sin-

cérité que tant de gens redoutent et qu'estiment seulement les natures généreuses, élevées au-dessus de toute vanité vulgaire par l'amour de la vérité et le respect de la liberté.

Nous n'avons malheureusement de cette correspondance que les lettres de Mazzini ; celles de Daniel Stern sont perdues selon toute apparence ; la vie errante de Mazzini n'en favorisait pas la conservation. Quoi qu'il en soit, ce que nous avons suffit à faire juger du caractère de cette amitié tout intellectuelle, formée entre le révolutionnaire italien et l'historien de la révolution de 1848. Ces lettres ont été imprimées telles qu'elles ont été écrites en français par Mazzini ; on a respecté jusqu'aux incorrections échappées à l'homme qui écrit dans une langue étrangère. C'est une bonne fortune pour l'éditeur de ces lettres de n'avoir pas eu à les faire traduire ; on a ainsi la pensée de Mazzini telle qu'elle s'épanchait en un libre entretien avec celle

qu'il appelait si poétiquement et si affectueusement sa « sœur en Dante. »

En consentant à la publication de ces lettres d'un caractère intime, Daniel Stern a cédé au désir de faire mieux connaître Mazzini du public français. C'était rendre service à sa mémoire. Mazzini n'apparaît chez nous à la plupart des esprits que comme un agitateur fomentant sans cesse des insurrections, sinon comme un conspirateur toujours armé du poignard. On ne sait de lui que sa légende révolutionnaire et l'on ignore généralement la pensée qui dirigeait son action politique. Ces lettres, où il se peint lui-même si complètement sans y songer, feront voir en lui le grand esprit philosophique et littéraire, versé dans toutes les hautes connaissances et attentif à toutes les manifestations de l'esprit contemporain, religieux, mystique même à sa manière, en même temps qu'on y retrouvera le patriote énergique, possédé pour son peuple d'un ardent

amour et poursuivant, avec une persévérance infatigable, avec un dévouement poussé jusqu'au martyre, l'œuvre de l'affranchissement, de l'unification et de la régénération de l'Italie. Quoi qu'on pense de sa politique, Mazzini reste une des grandes figures de notre temps, l'un des créateurs de l'Italie nouvelle, et, de tous les enfants de cette antique patrie, le plus passionné peut-être pour sa gloire, qui rêvait pour elle et pour sa Rome bien aimée une mission dans l'avenir plus belle encore que dans le passé!

Cette publication est aussi un service rendu à la démocratie. Républicain de la vieille race, nourri d'austères traditions puisées dans l'histoire de son pays, Mazzini repoussait énergiquement tout ce qui pouvait faire descendre l'idée républicaine de la hauteur où la maintenait son héroïque amour. Sa réprobation du matérialisme, qu'il regardait comme un des plus menaçants dangers des sociétés mo-

dernes, apparaît ici plus d'une fois, et l'on se souvient qu'un des derniers actes de sa vie fut la condamnation faite avec éclat, dans la *Roma del popolo*, des doctrines de la récente Commune de Paris. Mazzini refusait de reconnaître l'idée démocratique dans sa prosternation aux intérêts matériels. Il haïssait aussi et flétrissait ce vague humanitarisme qui détruit l'idée de la patrie et supprime le rôle des nationalités dans la civilisation du monde. Pour lui, comme pour le vieux Romain, la patrie était une religion. Chaque nation avait à ses yeux sa mission providentielle ; et s'il réservait, dans l'œuvre future du progrès, le premier rôle à l'Italie, il n'en appelait pas moins tous les peuples au travail commun, chacun suivant son caractère et son génie. On ne saurait méconnaître l'élévation de ces vues, quand bien même on reprocherait à Mazzini quelque injustice dans l'appréciation de certaines doctrines philosophiques. Sous ce rapport, ces lettres

ne peuvent avoir qu'une influence salutaire en contribuant, par l'autorité qui s'attache au nom de Mazzini, à relever, à fortifier nos âmes, à rappeler en nous ces tendances généreuses, ces patriotiques sentiments qui étaient pour lui inséparables de l'idée républicaine.

LETTRES DE MAZZINI

I.

13 février 1864.

Madame,

Je viens de lire votre beau travail sur Dante et Goethe. Et, veuillez le croire, ce n'est que mon admiration pour les bonnes et nobles choses que vous y dites qui me donne le courage de vous adresser un court écrit que j'ai publié il y a quelques années et qui résume le peu que je sais sur lui. Votre travail est trop sérieux, trop consciencieux, pour que vous n'accordiez pas une demi-heure aux vues

d'un Italien qui a étudié Dante avec amour et vénération et qui a voué sa vie à une nationalité qu'il rêvait, il y a cinq siècles, lui le premier.

Je vous envoie l'écrit détaché, parce que le volume d'écrits auquel il appartenait porte mon nom, ce qui suffirait pour lui interdire la France.

Croyez, Madame, à la profonde estime de

Votre dévoué

Joseph Mazzini.

2, Onslow Terrace, Fulham Road. S. W. London.

II.

8 mars 1854.

Madame,

J'ai envoyé l'écrit sur Dante à la *Revue germanique* pour vous, le même jour de ma lettre. J'avais eu soin de faire disparaître toute trace de l'auteur ; mais il se peut qu'un malencontreux « Opere di Mazzini » se soit trouvé au fond de quelque page et que cela ait suffi pour l'ostracisme. Veuillez toutefois, Madame, faire des recherches au bureau. C'était un cahier imprimé portant au haut des pages : « Opere minori di Dante. »

Si toute chance est perdue, je tâcherai de vous faire parvenir ce petit écrit par une autre voie.

Chose étrange, votre bonne et chère lettre m'est

fidèlement parvenue. Je la garde comme souvenir. Ayez soin, Madame, de votre santé et complétez votre beau travail.

A vous avec estime.

Joseph Mazzini.

III.

15 mars 1864.

Madame,

Le titre de mon travail est : « Opere minori di Dante. » Il a été publié en Angleterre en 1844 dans la *Foreign Quarterly Review* avant d'entrer dans la collection qu'on fait à Milan de mes écrits, chez Duelli sous le titre de : « Scritti editi e inediti di Gius. Maz. etc. » L'article se trouve dans le quatrième volume.

Le nom véritable de Dante est en effet Allighieri. Il y a lieu à croire que Dante écrivait Allagheri. Un des premiers codes porte le titre qu'il avait lui-même donné à son poème : « Incipit Comoedia Dantis Allagherii, Florentini natione, non moribus. »

Ce titre n'a jamais été reproduit, si ce n'est dans l'édition que j'ai moi-même publiée en 1842, à Londres chez Rolandi, sur les travaux manuscrits de Foscolo. De toute manière les deux l l sont authentiques. Le changement n'a été dû qu'aux modifications qui s'opèrent de siècle en siècle dans la prononciation.

L'anecdote du couvent est consignée dans la lettre d'un moine à Uguccione, retrouvée par Carlo Troya; elle est insérée dans son livre intitulé : « Il Veltro allegorico. »

Foscolo avait travaillé pour le libraire anglais Pickering à une édition du poëme. La mort l'empêcha de continuer son travail qui ne va pas au-delà de l'Enfer. Je parvins à déterrer le manuscrit égaré et je publiai, me réglant sur la partie achevée, l'édition Rolandi de 1842 en quatre volumes. Elle porte une préface de moi, signée « Un Italiano. » Le premier volume est rempli par une introduction critique de Foscolo très-importante. Le titre de l'édition est : « La Commedia di Dante Allighieri illustrata da Ugo Foscolo. » Je serais heureux de

vous l'envoyer, mais on m'a enlevé le seul exemplaire que je possédais. La vie que j'ai dû mener n'est pas favorable à la formation d'une bibliothèque.

Le point de vue que vous avez choisi exclut un travail sur le culte voué par Dante à l'idée Nationale. Ce qui me paraît pouvoir jusqu'à un certain point entrer dans le cadre de votre travail est plutôt sa pensée philosophique, son intuition sur ce que nous appelons aujourd'hui la Loi du Progrès et la vie collective de l'Humanité. J'ai cherché à esquisser ces idées en m'appuyant de citations textuelles qui pourront peut-être vous venir en aide.

Vous avez pu, Madame, deviner par un passage de mon écrit (page 189) la manière dont j'envisage les rapports entre Dante et Goethe. Ce sont pour moi des rapports de contraste plutôt que de ressemblance. Seulement, l'un complète l'autre pour ainsi dire. Dante représente partout le *moi*, Goethe surtout le *non-moi*. Tous les deux réunis forment la plus complète définition de l'Art qu'il me soit donné de concevoir et que l'avenir peut-être réalisera. Quelles que soient vos vues à ce sujet, je les atten-

drai avec désir. Ce que vous avez déjà écrit m'est garant de l'importance de ce que vous écrirez. Vous ferez *penser* et *sentir ;* et c'est là le but principal à atteindre. Il pourra exister encore des divergences sur telle ou telle autre question secondaire, mais vous nous préparerez à communier de plus en plus avec l'âme de Dante ; et c'est là, je le répète, le but à atteindre.

Adieu, Madame. Rappelez-vous de moi, si jamais je peux vous être utile en quelque chose. Comme vous le dites, nous sommes unis sur un terrain sacré et plus haut placé que toute connaissance personnelle.

Joseph Mazzini.

IV.

16 août 1864

Madame,

Voulez-vous permettre à un homme qui s'intéresse à vous et à vos travaux de vous demander des nouvelles de votre santé? Vous me disiez dans votre dernière lettre que vous n'étiez pas bien, et je ne vois pas la continuation de votre travail sur Dante et Goethe dans la *Revue germanique*.

Un mot à l'adresse : « Mrs. Franzi. 2, Onslow Terrace, Fulham road, London » suffira.

Vous avez sans doute reçu ma dernière lettre, en réponse à celle dans laquelle vous me demandiez

pourquoi j'écrivais Allighieri, au lieu de suivre l'orthographe généralement admise.

Adieu, Madame, croyez-moi

Votre bien dévoué

Joseph Mazzini.

V.

2 septembre 1864.

Je préfère, Madame, vous écrire quelques lignes à Schlangenbad. Je crains toujours que mes lettres ne vous attirent des ennuis à Paris.

Ma santé? elle n'est ni bonne ni mauvaise. J'ai été sérieusement menacé deux fois pendant ces trois dernières années. Je me sens épuisé, miné et incapable de résister à une troisième maladie. Je me comparerais volontiers à un arbre creusé, vide en dedans, se tenant debout par l'écorce et par quelques racines, mais exposé à tomber soudainement devant le premier souffle un peu violent. Je ne pense pas vivre longtemps. Mais peu importe. La vie ne m'a pas été douce et je n'aurai pas à la regretter. Ce qui importe, c'est d'en user pour la lutte — lutte

pour le bien, s'entend — tant qu'elle nous reste.

Pourquoi ces moments de découragement dont vous me parlez? Écrit-on pour ceux qui vivent aujourd'hui? Non, vous écrivez pour ceux qui vivront, pour ceux qui ne sont aujourd'hui que des enfants et qui seront des hommes demain. Vous écrivez avec talent, avec étude, avec conscience : vous écrivez ce que vous sentez. Soyez sûre que vos pages tomberont sous les yeux de ceux qui hésiteront, dans quelques années, entre le bien et le mal, entre les fortes et saintes pensées et les pensées légères, matérialistes, énervantes. Vous agirez sur quelques-uns d'entre eux. Et ne serez-vous pas suffisamment récompensée si vous avez contribué à sauver quelques âmes? Il se peut bien que je diffère moi-même de vous sur quelqu'une de vos appréciations; mais vous n'écrivez que ce que vous *croyez* être le vrai; et, si même vous ne l'avez pas atteint, vous agirez sur la pensée, vous pousserez d'autres à l'atteindre.

Votre première lettre a été reçue. Mais voilà que j'ignore si vous recevrez celle-ci. Où donc est Schlangenbad? Dans lequel des trente-six gouvernements de

l'Allemagne se trouvent ces bains? La désignation « Allemagne » suffira-t-elle?

Vous me parlez de l'envoi d'un livre de vous. J'ai été le premier à vous écrire. Je n'ai donc pas besoin de vous dire que tout envoi de ce genre me sera bien cher. Je vous envoie, moi, hardiment, deux courts écrits de moi ; quels qu'ils soient, ils sont sortis de mon cœur. L'un d'eux contient les souvenirs de deux âmes de martyrs (1) qui méritent un culte.

Veuillez me faire savoir par un mot si lettres et brochures vous parviennent. Je supprime mon nom dans les imprimés.

J'attendrai avec impatience la suite de votre travail. Je ne crains qu'une chose : votre tendance à prouver le catholicisme de Dante. Il n'était que chrétien. Je ne vous dirai pas qu'il a placé des papes en enfer, qu'il nie implicitement en dix endroits l'infaillibilité, etc. ; mais je vous dirai que l'ensemble de ses vues philosophiques et politiques tendait di-

(1) Les frères Bandiera.

rectement à battre en brèche la papauté catholique. Il croyait au progrès. Il appelle, en un endroit du poème, Joachim de Flore, l'auteur de l'Évangile éternel que Rome a condamné et qui annonçait une troisième religion, prophète : « di spirito profetico dotato. »

Adieu, Madame, ma sœur en Dante et en sa croyance dans l'avenir : Unité, Liberté, Philosophie et Foi.

Joseph Mazzini.

Vous avez nommé Lamennais, dont le souvenir m'est sacré. Je sais que quelqu'un a imprimé sa correspondance. Pouvez-vous me donner le titre du volume? Je ne l'ai jamais lu.

VI.

16 septembre, le soir, 1864.

Madame et amie,

Que vous êtes bonne pour moi! J'ai reçu, après votre lettre du 5, les livres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je lis en ce moment l'Histoire de la Révolution de 1848. C'est, par une rare impartialité, par l'appréciation des hommes, par l'intelligence des choses, par la justesse du coup d'œil général et par le pur amour du peuple, qui y respire, le meilleur travail que j'aie vu sur ce sujet aujourd'hui difficile. Seulement je ne suis pas aussi indulgent que vous sur le socialisme. Vous flétrissez les communistes matérialistes; ils n'ont fait que pousser à l'absurde

et avec dévergondage le vice caché au fond de tous ces *systèmes* exclusifs qui ont fait presque rétrograder la pensée sociale commune à nous tous républicains qui comprenons, aimons et croyons. Tous ces hommes, Fourier, Cabet, Louis Blanc, Proudhon, etc., avaient l'intelligence, et, autant que le culte de leur individualité le leur permettait, l'amour du peuple : ils étaient tous dépourvus de croyance. Ils sont tous fils de Bentham. La recherche du bonheur est pour eux tous la définition de la vie. Ils ont matérialisé le problème du monde. Ils ont substitué au progrès de l'Humanité le progrès, passez-moi le mot, de la cuisine de l'Humanité. Ils ont rétréci, faussé l'éducation de l'ouvrier. C'est pourquoi l'ouvrier s'est croisé les bras devant décembre.

Vous allez me classer parmi les républicains bourgeois, et vous auriez tort. Dès 1832, j'écrivais pour les ouvriers italiens sur la substitution de l'association au régime du salaire. Le mouvement des classes ouvrières des villes chez nous relève principalement, permettez-moi de le dire, car je tiens à n'être pas

mal jugé de vous, de mes efforts pendant les vingt-cinq dernières années. Je m'occupe aujourd'hui de fédéraliser les sociétés ouvrières d'un bout à l'autre de l'Italie; et ce sera fait en novembre au congrès ouvrier qui doit se tenir à Naples. Si je suis aimé quelque part, c'est dans la classe ouvrière italienne. Mais c'est du point de vue du devoir que je leur parle, c'est au nom de la loi morale à pratiquer, au nom de la mission qu'ils sont appelés à accomplir pour l'Italie et pour le monde. Le problème économique leur est présenté par nous comme *moyen* indispensable. Le socialisme en France et en Angleterre l'a proposé comme un *but*. Là, et dans l'absence d'une conception européenne, a été, selon moi, le secret de sa chute. Vous avez dit que je ne voulais pas d'intervention : c'est vrai. Mais l'intervention du principe, l'apostolat républicain, était de devoir. Et savez-vous, Madame, que tandis que Bastide conspirait avec moi pour républicaniser l'Italie et l'Europe, tous les agents que Lamartine nous envoyait travaillaient ouvertement contre nous? Que Bixio prêchait à Turin et en Lombardie contre

nous en faveur de Charles Albert? que d'Harcourt conspirait avec Gaëte? que Forbin Janson conspirait à Rome contre la République? Ah! que je voudrais pouvoir vous parler pendant quelques heures sur les hommes et les choses de ce temps-là!

Parlons d'autre chose. Pourquoi ne pas envoyer votre Voyage en Italie? Voulez-vous me pardonner d'avoir écrit votre nom de baptême tout seul sur la photographie? Oserai-je vous prier de m'envoyer votre photographie en échange? Et voulez-vous me dire le prix de la correspondance de Lamennais?

Pourquoi dites-vous que vous avez lieu de croire vos opinions encore plus éloignées que les miennes du catholicisme? Vous n'êtes pas, bien évidemment, matérialiste; et moi je ne suis pas chrétien. Je crois à une transformation religieuse embrassant dogme et culte; et je crois de plus, ne souriez pas, que la manifestation en partira tôt ou tard de Rome, de Rome républicaine.

Atto Vannucci, avec lequel j'ai été lié et que j'estime pour son honnêteté exceptionnelle, devrait at-

tendre pour imprimer la publication en volume (1). Une introduction italienne devrait précéder. Peut-être l'écrirai-je moi-même.

Ce que vous dites de la jeune génération n'est que trop vrai : elle menace d'être infectée de je ne sais quel pédantisme inséparable du manque de fortes et spontanées croyances. Presque tous vos écrivains l'élèvent à substituer au sentiment du juste et du vrai une prétendue impartialité qui n'est au fond que de l'indifférence. Elle risque de connaître la vie et de ne pas l'avoir. Mais quelque chose peut venir la secouer, la pousser de force sur les voies de l'action qu'aujourd'hui l'on sépare de la pensée : ce sont les événements extérieurs. J'ai foi dans les peuples qui ont à revendiquer l'existence : dans la Hongrie, dans la Pologne, dans les Slaves, Roumains et Hellènes, qui sont groupés aujourd'hui dans les deux empires turc et autrichien.

J'ai foi aussi dans ma pauvre Italie, *opportuniste*, matérialiste, *macchiavellizzante* à sa surface, répu-

(1) La publication des *Dialogues sur Dante et Gœthe*.

blicaine, synthétique, croyante au-dessous. La France nous a pendant longtemps dirigés; je crois que nous l'entraînerons.

Adieu, Madame et amie, croyez à la sérieuse estime et à l'affection de votre dévoué

JOSEPH.

VII.

26 septembre 1864.

Madame et amie,

Avant tout merci, trois fois merci pour votre photographie. Oui, « durch Wahrheit, Freiheit »(1), c'est ma devise aussi ; mais, quant à atteindre le vrai, si les deux termes liberté, association, ne sont pas inséparablement réunis — si le *moi*, la conscience individuelle et la tradition ne s'harmonisent pas à chaque pas, je crains que nous n'avancions pas beaucoup au-delà d'un protestantisme intellectuel : ce sont les deux ailes de l'oiseau.

Vous êtes bien féroce à l'endroit de mes pauvres

(1) « Par la Vérité à la Liberté », devise écrite au bas de la photographie qu'envoyait Daniel Stern à Mazzini.

Slaves. Ils ont trois grandes choses pour eux. Ils naissent, ils viennent à la vie : nous mourons; nous mourons pour nous transformer, pour renaître, je le veux bien; toutefois, c'est d'un côté le berceau, de l'autre la tombe de tout un ordre de choses : laissez-moi, vous femme, m'intéresser au berceau. En second lieu, ils ont seuls aujourd'hui, depuis la mort de Gœthe et de Byron, la seule poésie spontanée, vivante, respirant l'action, qu'il me soit donné de connaître. Vous me citez Mickiewicz, que j'ai connu, il n'est pas seul. Ils ont Malczeski, Garczynski, Zaleski, Krasinski. Il y a plus de poésie dans un des embrassements que Zaleski donne à l'Ukraine et à ses steppes, plus de poésie dans quelques scènes du drame de Krasinski, dans son Rêve de Césara, dans son Prisonnier, que dans toutes les élégies de Lamartine et dans toutes les poésies en bas-relief de Victor Hugo. La vie, l'action, le sentiment d'une tâche à accomplir, remuent dans tout ce que ces hommes écrivent. Enfin, mon amie, ces hommes, ces Slaves que vous dédaignez, savent le martyre que nous ne connaissons plus : ils prient et combattent,

tandis que nous diplomatisons; ils luttent et lutteront, soyez en sûre, jusqu'à l'avénement, tandis que nous faisons de l'*opportunisme* entre le tombeau de la Pologne et celui du Danemark. A force de l'analyser, nous avons tué la vie. Votre race germanique, c'est la critique, c'est la pensée sans l'action. Son unité n'a pas un martyr depuis 1848. La Pologne tout entière est un seul martyr.

J'avais deviné la raison pour laquelle vous n'aviez pas envoyé le livre sur l'Italie. Et c'est pourquoi je tiens à l'avoir. Il y a dans cette hésitation un doute que je n'aime pas et que je sais ne pas mériter. Non, vous n'avez rien à craindre de mes impressions; le blâme m'a quelquefois rendu triste, quand il m'arrivait d'une voix amie et aimée; jamais il ne m'a rendu injuste, jamais il ne m'a fait réagir contre celui qui le prononçait; j'ai de profondes convictions, je n'ai pas l'ombre d'orgueil. Cattaneo a écrit sur moi, dans quelques notes de son *Archivio,* des choses souverainement injustes; non seulement j'ai écrit en louant l'*Archivio*, mais, chaque fois que je vais dans le Tessin, je le vois, je discute avec lui, je le traite

en ami : quelques erreurs sur moi ne changent en rien mon appréciation de ses hautes facultés et de sa profonde honnêteté politique. Vous me parlez de Manin. Etes-vous bien sûre de connaître à fond le caractère de notre dissentiment? Avez-vous lu les trois lettres que je lui adressai par la presse, lorsqu'il parla de la « *théorie* du poignard » ? Il était grand et j'ai conscience de l'avoir traité comme tel. Mais il faussait, selon moi, sans le savoir, le caractère de notre mouvement : il démoralisait l'Italie qui n'est pas, qui ne peut pas être monarchique, en voulant la monarchiser : il fondait à son insu cette école *opportuniste*, matérialiste, qui menace de nous étouffer au berceau, et je lui écrivis ce que j'en pensais, en l'adjurant de nous revenir. Est-ce là être injuste?

Veuillez bien me comprendre. Ce n'est pas à l'Italie matérielle que je tiens : c'est-à l'âme de l'Italie, à sa mission dans le monde, à sa grandeur morale, à sa fonction religieuse dans l'humanité, à son éducation en un mot. Si l'Italie devait, tout en n'ayant plus de *carcere duro*, et ne payant plus ses impôts

à l'étranger, rester telle qu'elle est, telle qu'on cherche à la faire, servile, sceptique, *opportuniste* — cet horrible mot revient toujours sous ma plume, car il résume parfaitement notre école monarchique — n'adorant pas des *principes*, mais seulement des *intérêts*, ne remplissant pas un rôle d'apostolat dans le monde, je préférerais la tyrannie étrangère sous laquelle elle se débattait en se retrempant.

Blâmez-moi; c'est votre droit, si vous croyez que je le mérite ; mais partez toujours de ce point de vue pour juger mes écrits ou mes actes. Et, quoi qu'il en soit, ne craignez pas de me mécontenter en étant franche et sévère. Je tiens beaucoup, naturellement, à votre suffrage ; je tiens beaucoup plus à ce que nos rapports soient sur un terrain de sincérité sans limites.

Je ne connais pas les dialogues de l'hébreu dont vous me parlez. « L'Évangile éternel » lui-même n'existe pas, ou, s'il existe, c'est au fond de quelque hameau de la Calabre dont on ne l'a pas déterré. Peut-être n'a-t-il jamais existé, et les disciples de Joachim l'ont déduit des propositions éparses dans ses

livres « Apocalypsis nova », « Psalterium decem chordarum, etc. » dont de longs fragments existent épars çà et là dans de vieux livres oubliés, tels que les « scriptores dominici » de Jacques Echard. Ce Jacques Echard déclarait les avoir extraits d'un manuscrit existant à votre bibliothèque de la Sorbonne. J'aurais fait des recherches moi-même, si Paris ne m'avait pas été toujours interdit, excepté en 1848, lorsque j'avais bien autre chose à faire. Le moine Gerhard publia, deux siècles et demi après Joachim, une « Introduction à l'Evangile éternel », mais ce livre fut brûlé par l'inquisition; et le franciscain Jean de Parme, qui livrait en même temps aux adeptes l'exposition de la doctrine de Joachim, fut également persécuté comme hérétique. Il y aurait bien des recherches à faire dans les bibliothèques italiennes, au midi surtout et à Rome, et je les aurais dirigées si votre empereur ne m'avait condammé à combattre d'abord, puis à partir. Elles se feront un jour sans moi. Il m'est impossible, dans l'état actuel de l'Italie, de m'occuper d'autre chose que de conspirer pour rendre inévitable le mouvement de la Vénétie

et la guerre à l'Autriche. Là, dans cette nécessité du travail pour l'action, pour la question politique, pour organiser l'*instrument* de l'avenir, est la plaie de toute ma vie. Vous ririez si vous pouviez voir les notes, les *memoranda*, les projets d'écrits et de travaux purement intellectuels, que j'ai consignés sur des morceaux volants de papier, lorsque je me berçais de l'espoir que, l'unité conquise, j'aurais pu avoir quelques années d'isolement et de liberté!

La fête Dantesque? Mon Dieu, que vous dire qui puisse ajouter à ce que vous savez! Dante, comme tous les grands prophètes, revit aujourd'hui : il revit dans l'unité italienne qui se fait et qu'il a prévue; il revit dans la mission italienne qui luit à l'horizon. C'est bien à l'unité nationale qu'il sacrifiait jusqu'au privilége du langage *toscan* pour le submerger dans cette langue qu'il appelait *Aulica* et dans laquelle il fondait tous les dialectes d'Italie. Et il lui sacrifiait Florence elle-même. Vous savez que jusqu'aux pierres de Rome lui étaient sacrées; que c'était là pour lui la ville prédestinée, providentielle; qu'il

ne pouvait admettre d'autorité nulle part ailleurs. C'est donc à Rome, au point le plus élevé, sur le Pincio où mourut le Tasse, ou ailleurs, sur Monte Mario, par exemple, qu'une statue colossale devrait lui être érigée, dominant Rome. Les Italiens de Rome lui adresseront, en se levant, la prière du matin et lui demanderont une inspiration pour la journée. La fête florentine ne peut être donc qu'une noble expiation et un programme qui s'accomplira tôt ou tard à Rome. N'est-ce pas là une idée que vous pourriez développer et qui nous serait utile à nous aussi? La jeune Italie avait fait de Dante dès l'abord son patron. Nous l'avons toujours opposé à Macchiavelli, comme on oppose la synthèse à l'analyse, le croyant à l'anatomiste, le principe au fait. Et, chose curieuse! la première inspiration du Gouvernement *modéré*, je crois sous la dictature en Toscane de votre Ricasoli, a été celle de voter une somme pour une statue ou une édition de Macchiavelli : la première inspiration populaire, aujourd'hui que notre élément se réveille, est celle d'une fête Dantesque.

Quant au travail de l'*Encyclopédie* (1), je n'ai malheureusement pas le temps pour ce qu'on appelle collaboration. Mais envoyez-moi d'abord programme, etc.; ensuite adressez-moi une série de questions : j'y répondrai au courant de la plume, mais très-consciencieusement. Idées et faits, je vous donnerai tout ce qui me sera possible de vous donner. Laissé dans le vague, dans la généralité du sujet, sans indication, sans trace de ce qu'il vous convient de savoir, je ne ferai, en y employant trois fois autant de temps, rien qui vaille. Oui, j'ai reçu le premier article. Merci.

Adieu, Madame et amie; je vous aurais répondu plus tôt, mais j'ai été trois jours en province, et je n'ai eu votre lettre qu'à mon retour.

Votre tout dévoué

JOSEPH.

(1) L'*Encyclopédie* du XIX[e] siècle, dont on formait le plan vers cette époque, mais qui ne fut pas même commencée.

VIII.

5 octobre 1864.

Rassurez-vous. Nous sommes, moi et les miens, parfaitement étrangers aux mouvements de Turin. Ils ont été absolument spontanés, et, à vrai dire, je ne m'y attendais pas. Il va sans dire que je blâme la Convention, que j'ai protesté contre, et qu'on a saisi les journaux qui contenaient la protestation. Pour moi, la Convention est éminemment immorale : elle met le gouvernement italien dans la nécessité de décapiter l'Italie ou d'être sciemment, de propos délibéré, déloyal. Elle décrète Aspromonte en permanence ; elle aide le Pape à se faire du crédit et une armée de bandits prêts à égorger les Romains lorsqu'ils se soulèveront. Elle abolit la protestation

italienne contre l'envahisseur étranger. Elle pactise un silence de deux ans. Elle fonde le *droit* — le droit, non de la force brutale, mais des conventions écrites — pour l'étranger de nous dire : « Appelés par les Romains, vous entrez; vous trahissez vos engagements : je rentre et je reste. » Elle rejette — je parle toujours du gouvernement — la question romaine vers l'indéfini, en déclarant que ce ne peut être qu'à l'influence morale qu'on devra Rome, c'est-à-dire, je suppose, à la conversion du Pape. Elle donne un démenti aux plébiscites, aux déclarations du parlement, à celles de tous les cabinets qui se sont succédé depuis Cavour. Et quant à nous, elle nous rend, en brisant les plébiscites, notre liberté : nous tâcherons d'en user.

Une fois pour toutes, retenez bien, je vous en prie, que la question morale est tout pour moi. Il m'importe fort peu que l'Italie, territoire de tant de lieues carrées, mange son blé ou ses choux un peu meilleur marché — remarquez bien que c'est aujourd'hui le contraire. — Il m'importe que l'Italie soit grande, bonne, morale, vertueuse; il m'importe

qu'elle vienne remplir une mission dans le monde. Or, aujourd'hui nos doctrinaires in-32 inoculent à l'enfant qui vient de naître la conception de l'*opportunisme*, de la tactique, du mensonge, de la lâcheté, de l'hypocrisie qu'on a inoculés à la France sous les deux Restaurations et après. C'est là mon grief principal contre notre monarchie ; c'est là la raison de mon mépris pour tous ces petits *prétendus* adeptes de Machiavel, qui font de l'anatomie autour d'un berceau, tandis que lui, Machiavel, en faisait, en saignant et pleurant, sur une tombe.

Théorie du poignard ! Vous m'avez évidemment, faute d'informations, mal compris. Non seulement, *je* n'ai pas de théorie du poignard, mais il n'y en a pas. C'est précisément le mot échappé à Manin (1) en parlant de l'Italie centrale, qui me fit écrire ces trois lettres que je cherche pour vous les envoyer, en vain jusqu'ici. C'était pour lui dire qu'il donnait aux

(1) Manin, en parlant des assassinats politiques dont on accusait les sociétés secrètes italiennes, avait flétri ce qu'il appelait *la teoria del pugnale*.

étrangers un texte pour calomnier. Mais comment m'expliquer avec vous sur toutes ces choses? Il me faudrait écrire des volumes. Or, ils sont écrits : seulement vous ne pouvez pas, dans votre bienheureuse France, les avoir. La collection de tous mes écrits, avec un coup d'œil historique et presque autobiographique, s'imprime à Milan chez Duelli; six volumes ont paru et le septième va paraître. Bon ou mauvais, vous verrez là ce que je suis, ce que je pense. Mais peu importe mon *moi ;* ce qui importe, c'est le *moi* de ce peuple italien que vous aimez d'instinct, sans savoir ce qu'*il* a fait et que vous attribuez à d'autres.

Vous voyez que je fais allusion à votre livre. C'est — nous nous sommes promis sincérité à outrance — le drame d'Hamlet moins Hamlet lui-même. Hamlet, c'est le peuple, la jeunesse inconnue, l'ouvrier élevé par nous, qui a littéralement forcé nos doctrinaires d'annexer; qui a conquis, par Garibaldi et les volontaires, le Midi ; qui a poussé, par la menace, le Gouvernement vers les états du Pape ; qui le poussera, comptez-y, sur Venise. Ce peuple

n'est pas dans votre livre. Je sais bien que les événements auxquels je fais allusion ne pouvaient y entrer; mais ce peuple était visible en germe dans la période qui rentre dans votre cadre, et vous ne l'avez pas vu. C'est que vous n'avez pas plongé au-dessous de la surface. Ceux qui vous entouraient vous en ont empêchée. J'ai souri, je ne vous ne le cache pas, de l'enthousiasme sans réserve avec lequel vous parlez des individualités de notre période de transition, vous qui avez si bien jugé Guizot et toutes celles de la vôtre. Mais il y a tant d'amour, dans ce livre, pour mon pays, un sentiment si vif de l'Italie, une inspiration si profonde de son avenir, que, tout en grondant un peu intérieurement, je sens le besoin de vous tendre la main en vous disant : Merci.

Mais pourquoi ne pourrions-nous pas faire la guerre à l'Autriche sans la France ou l'Angleterre? Ne savez-vous pas que nous avons 380,000 hommes sous les armes? 50,000 appelés dans un mois, 131,000 gardes nationaux à mòbiliser par un décret de 1861, 30,000 volontaires Garibaldiens? et la Vé-

nétie prête à nous aider par l'insurrection ? Ne savez-vous pas que l'Autriche ne peut, dans une guerre italienne, disposer de plus de 200,000 hommes? Là aussi vous n'êtes pas assez exactement informée.

Ne craignez rien pour l'unité : elle est à nous, quoi qu'on fasse et quoi que nous fassions. Elle ne court pas le moindre risque, et nous nous ferions *tous* hacher pour elle.

Ce n'est pas sur Macchiavelli que je dis anathème ; c'est sur les imitateurs de Macchiavelli. Quant à Tacite, à lui ou aux livres en général, je vous avoue que je les donnerais tous pour une ligne d'*action*. Je crois que Byron a dit cela quelque part. Ne m'appelez pas barbare. Sérieusement parlant, la pensée m'est sacrée et je serais capable de me traîner de bibliothèque en bibliothèque, d'archives de couvent en archives de couvent, pour déterrer quelques lignes d'un grand penseur oublié, de Joachim par exemple ; mais ce serait à condition de me dévouer à incarner la pensée contenue dans ces quelques lignes dans l'action. Je n'aime pas qu'on démembre l'unité hu-

maine : elle est pensée et action. C'est pourquoi les génies qui nous ont donné une lueur de cette unité sont ceux que je préfère. Entre les deux séries, dont l'une descend d'Homère à travers Shakspeare jusqu'à Gœthe, l'autre descend d'Eschyle à travers Dante jusqu'à Byron, mon admiration n'a pas de choix, mon amour choisit la seconde. Voilà tout.

Nous différons sur bien des appréciations, n'est-ce pas ? Never mind, comme disent mes Anglais, nous sommes d'accord sur des points bien plus importants, et nous sommes deux croyants dans la même source de foi : recherche de la vérité et expression courageuse de la vérité.

Adieu, madame et amie.

JOSEPH.

Oui, je connais le médaillon, si vous parlez de celui qui porte sur une de ses faces quelques mots des Bandiera eux-mêmes.

Ne craignez pas d'être *provocante*. Dites-moi sans réserve toute pensée qui vous vient à mon sujet, et demandez-moi tout ce qui peut être utile.

J'ignore le quand de la fête Dantesque. Il ne faudrait pas, je crois, qu'il y eût trop d'intervalle entre ce que vous écrirez et la fête elle-même. Quant à la Convention, et quel que soit votre avis là-dessus, auriez-vous, vous prêtresse de Dante, le courage de la mêler à ce que Dante vous inspirera? je n'en crois rien.

IX.

24 octobre 1864.

Madame et amie,

Panthéisme! Que veut dire cela? Lorsqu'on aura commencé par me dire comment on peut progresser indéfiniment dans un cercle, je consentirai à discuter cette philosophie d'écureuil en cage dont l'Allemagne nous a fait cadeau tout en cherchant son unité en Prusse ou en Autriche. Moi aussi je suis panthéiste, en ce sens que je vois un peu de Dieu en toute chose, ce qui fait que j'en vois aussi un peu dans ce catholicisme auquel néanmoins j'ai fait toute ma vie une assez rude guerre. Quant au présent, je ne suis ni catholique ni chrétien; c'est pourquoi je reconnais sans crainte leur grandeur et la part de

vérité qu'ils renferment et qui restera. L'avenir le fera comme moi, lorsque, dans la grande transformation religieuse qui s'élabore, christianisme et catholicisme ne seront plus que les signes d'un progrès accompli. J'abhorre ce qu'on est convenu d'appeler politique, comme j'abhorre l'art pour l'art, l'économie qui s'occupe de la production en éliminant le problème de la distribution, la religion qui prétend nous parler de Dieu en nous enseignant le mépris pour sa création, et ainsi de suite. J'abhorre tout ce qui sépare, démembre, fractionne; tout ce qui établit des types à part, indépendants du grand idéal qu'il s'agit de poursuivre; tout ce qui nie implicitement la solidarité humaine, en niant ou en oubliant l'unité du but; tout ce qui supprime Dieu pour faire du polythéisme ou de l'idolâtrie. Il n'y a qu'un but : c'est le progrès *moral* de l'homme et de l'Humanité. C'est de ce point de vue que je juge tout ce qui se fait, Convention ou autre chose. Je préfère un demi-siècle d'esclavage pour mon pays à un mensonge national : le premier élabore la rebellion, le second la corruption. Peu m'importe

l'Italie, si elle ne doit pas accomplir de grandes, nobles choses pour le bien de tous ; peu m'importe Rome, si une grande initiative européenne ne doit pas en partir. Vous me parlez d'Unité : c'est ma pensée, mon idée fixe de trente-cinq années ; si j'ai fait quelque chose pour mon pays, c'est de lui avoir prêché l'Unité tandis que les *habiles* ne lui parlaient que fédéralisme. Mais c'est d'unité morale qu'il s'agit ; c'est l'âme de la nation que je veux : le corps n'est rien sans elle, ou plutôt le corps ne se fera pas sans elle. C'est pourquoi j'ai dit : Unité avec, sans, ou contre la Monarchie. Et ce n'est pas ma faute si nous devons chercher à la fonder *contre :* c'est sa faute à elle.

Enfin, il en sera ce que Dieu voudra. Et, croyez-le bien, ce n'est pas un désir de polémique qui me fait vous écrire tout ceci, c'est simplement le désir d'être, je ne dis pas approuvé, mais compris de vous. Je veux bien accepter une condamnation, mais sur juste cause.

Je n'ai pas, dans mes fragments autobiographiques, violé le souvenir de mes affections. Je me suis

contenté de dire ce que j'ai pensé ou voulu faire. Je me suis tu, dans le volume qui touche à 1848-49, sur de graves dissentiments qui ont existé entre Garibaldi et moi. Je n'ai pas prononcé les noms d'hommes qui m'ont été chers et qui m'ont trahi. Se taire n'est pas mentir. Lamennais aurait pu faire ce que vous lui conseilliez (1), sans flétrir ceux qu'il avait aimés. C'est l'autobiographie de son âme qui aurait été un bienfait pour nous. Je présume que sa correspondance nous la livrera en partie. Celle que vous m'avez envoyée ne comprend que sa première époque. Je sais bien qu'on ne pourrait pas la publier sans mutilation en France, mais ses amis devraient la réunir et la publier à l'étranger. On néglige les morts aujourd'hui. Voyez le silence qui s'est fait autour de la tombe de Jean Reynaud! Qu'on partage ou non *toutes* ses idées, par la pureté de sa vie, par son intègre dévouement, par son culte de l'Idéal, par la force et l'étendue de son intelligence, Jean Reynaud est un des saints de la Démocratie et une des plus remarquables individualités de nos jours. Et

(1) Écrire ses mémoires.

cependant pas un seul article sérieux n'a été écrit sur lui; pas une collection de ses écrits n'a été entreprise.

A propos de Jean Reynaud, connaissez-vous son travail sur le Druidisme? J'en ai vu une partie dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Mais n'a-t-il pas été imprimé à part et complet? Et si cela est, pourriez-vous me dire par qui?

J'attends avec impatience le numéro de novembre. Je reçois la *Revue*.

Adieu, Madame et amie. J'ai été malade : je suis mieux maintenant, je crois. Soyez bonne et patiente sur nos dissentiments; et croyez bien que, tout tyran que je suis, le « God bless you » est pour vous au fond de mon âme.

JOSEPH.

X.

1 novembre 1864.

Madame et amie,

Il faut pourtant qu'avant de recevoir — demain peut-être — la *Revue*, je vous écrive un mot pour vous dire que vous êtes bonne comme l'est une femme quand elle est bonne. Je vous rudoye bêtement à propos de panthéisme et autre chose : vous me répondez par la plus amicale des lettres et l'envoi de tout ce qui regarde Jean Reynaud. Merci, vingt fois merci. L'essai sur le Druidisme est bien ce que je cherchais. Les deux autres écrits sont extrêmement intéressants. Et l'épigramme, sous la forme de brochure Falloux, est teinte de miel.

Ces malheureux fragments autobiographiques sont éparpillés dans quatre des six volumes qui ont paru : ce sont les quatre volumes d'écrits politiques, les deux autres contenant des écrits littéraires. Je n'ai pas moi-même les six volumes ; mais je tâcherai de les avoir, et, si vous ne trouvez pas d'autre moyen, je détacherai les pages en question et j'en formerai un seul volume que je chercherai à vous faire parvenir. Oui, j'ai été assez gravement malade; je suis mieux en ce moment. Ne craignez rien : toute lettre de vous, franchement écrite, quelle qu'elle soit, me fera plaisir. Je ne vous écrirai pas si je suis malade, je vous répondrai si je ne le suis pas, car cela aussi me fera plaisir. Ce mouvement dans la Haute-Vénétie, qui n'est pas fini quoi qu'on en dise, est venu ajouter à mes chagrins : c'est un mouvement d'hommes appartenant à mon organisation vénitienne, qui, sachant leurs noms sur les listes de l'Autriche, ont préféré combattre à se soumettre à une arrestation inévitable. Ils m'ont envoyé leur dernier mot le douze du mois passé, en me disant : « Nous tiendrons trois mois ; aidez-nous. » Ils ne

tiendront probablement pas : les neiges sont là et les bestiaux sont avec leurs gardiens dans les plaines. Mais j'ai là des amis ; et puisque cela ne peut aboutir qu'à une protestation, il faut qu'elle ait au moins quelque importance. Je cherche donc à les aider, mais avec deux gouvernements alliés pour fermer la frontière à nos volontaires, l'autrichien et le nôtre.

Sans approuver la forme qu'a prise la pensée de Garibaldi, il faut pourtant que je vous observe que ce n'est pas des Français qu'il a parlé, mais de Bonaparte. Ne tombez pas dans l'erreur de ce brave Dumas qui me fait des phrases sur les engagements de la France, comme si la France était. Adieu ; je vous écrirai à propos de la continuation de votre Dialogue. Pourquoi me dire que Faust ne m'intéressera pas ? J'ai lu, relu, étudié Faust comme notre Poème. C'est l'épopée bourgeoise comme Wilhelm Meister est le roman bourgeois. Goethe mène tout droit à la Contemplation ; Dante à l'Action : c'est là le contraste. Seulement, comme il y a de la contemplation dans le Paradis, il y a quelques vers dans la seconde partie du Faust qui jettent un cri

de remords et d'inspiration impuissante à l'Action. Devinez-les.

Votre ami

Joseph.

XI.

12 novembre 1864.

Madame et amie,

Je n'ai reçu que fort tard le numéro de novembre. J'ai lu de suite vos pages. Elles sont belles et vraies. Sur ce terrain-là nous communions presque sans réserve. J'aurais bien quelque chose encore à dire sur le catholicisme de Dante et sur les lignes de la page 206 qui mettent sur la même ligne sa foi dans la purification du péché par la vertu de l'expiation — qui est la croyance *chrétienne* et la *nôtre* — et sa foi dans la vertu de la confession. Est-ce de la confession, aveu du péché à soi-même et aux hommes, qu'il s'agit ? C'est alors le premier degré de l'expia-

tion ; et il est à nous, à la morale, à la philosophie aussi bien qu'au christianisme. Est-ce de la confession telle que le catholicisme nous l'a donnée, en en rétrécissant la sainte et noble portée et l'enfermant dans l'oreille d'un prêtre qui jure le silence? De cette confession, qui ne voit que le pécheur et un individu représentant Dieu, je ne trouve pas la moindre trace dans la foi du poète. Et quant à l'intercession des saints, m'appelleriez-vous catholique, si je vous disais qu'en un certain sens j'y crois, moi aussi ? Je crois à un lien entre les vivants et les morts ; à une influence morale pour le bien sur nous, si nous aimons par-delà le tombeau, de la part de ceux qui sont morts en nous aimant. C'est le lien d'unité de la Vie dans ses phases; et c'est probablement la première récompense de ceux qui ont gardé leur amour jusqu'au dernier jour et la première garantie de leur progrès. Je ne serais point du tout étonné que Dante — qui se fait sauver, non pas précisément par la Vierge, mais par Béatrice — n'eût eu quelques idées pareilles. Mais vous avez su si bien tempérer votre idée par ce que vous dites sur tous les éléments hé-

térodoxes qui se croisaient alors avec l'orthodoxie, que je n'ai pas le courage d'insister sur cela. J'approuve, et j'en suis heureux, votre travail. Seulement, je vous en prie, donnez-nous, si votre cadre le permet, une ou deux pages sur Dante penseur et père de l'Unité Nationale. Quant au poète, je n'ai rien à vous suggérer : rien de plus finement esthétique que votre analyse.

Maintenant, une ou deux remarques de pédant. Le « Giusti son due, ma non *si* sono intesi » n'existe pas, et n'aurait rien de commun avec le sens grammatical et le style de Dante. C'est : « Non *vi* sono intesi » qu'on lit dans tous les textes d'une certaine valeur.

L'explication donnée au titre *Commedia* peut difficilement se soutenir : je parle de la seconde. Dante ne savait pas le grec. La lettre qui contient cette dérivation est très-suspecte, et quant à moi je ne la crois pas authentique. Il doit même y avoir un passage qui parle de Dante comme d'un tiers. Je ne l'ai pas chez moi. Dante donne quelque part, dans son livre « De vulgari eloquio », une différence entre la

tragédie et la comédie, fondée sur le style qu'on adopte dans les deux. J'ai un doute historique sur l'appellatif « Can Grande » qui, s'il était fondé, serait un argument de plus contre l'authenticité de la lettre. Je crois que Can della Scala, le *Veltro*, n'a jamais été appelé Grande, mais que c'est un de ses successeurs qui a eu ce titre. Seulement, je n'ai ni moyen, ni loisir pour vérifier tout cela.

Après tout, ces remarques et d'autres qu'on pourrait peut-être faire, sont insignifiantes. Ce qui importe c'est d'*avertir*, comme vous le dites si bien, et de *convertir* les lecteurs de Dante. Votre travail le fait; et moi, j'ajoute mes remerciements à ceux qui vous viendront nombreux d'autre part.

Vous avez, je crois, le *Dante* de Foscolo. Avez-vous deviné que les quelques pages signées « Un Italiano » sont de moi?

Adieu, Madame, amie et sœur en Dante. Tout en vous écrivant ces pédanteries, je songe, le cœur navré, à ce pauvre Tolazzi couvert de blessures reçues dans le pied, et qui maintient ses deux bandes sur

deux ou trois pieds de neige dans notre Friuli. A vous de cœur.

JOSEPH.

XII.

19 novembre 1864.

Carlo Troya peut être comte, il n'a jamais été abbé.

Fra Giovanni da Serravalle, auteur d'une mauvaise traduction latine du Poème, était en effet évêque de Fermo : comme commentateur il ne mérite aucune foi.

Non, Dante ne s'est pas occupé, à ce que nous savons, des doctrines de Pythagore. Il n'est pas probable qu'il ait connu la « Vision de Julien ». J'ai vu l'annonce (1). Je n'ai aucun rapport avec Monnier. Il devrait lire mes « Ricordi » à cause des lettres des Bandiera qu'ils renferment.

(1) L'annonce d'un travail de M. Monnier sur les frères Bandiera.

Remerciez bien sincèrement, de leur souvenir ou de leur sympathie, vos amis. Je me rappelle fort bien Fanny Lewald et j'ai beaucoup sympathisé avec les Ernst? Comment est maintenant M. Ernst? Il était bien mal quand j'ai joué avec lui une partie d'échecs. J'estime beaucoup le caractère de Jacobi, si c'est de Jacobi, le prussien, qu'il s'agit, et je voudrais bien lui être rappelé. Je ne crois pas impossible la démonstration scientifique des croyances de Reynaud : elles proviennent toutes de l'intelligence de la loi du Progrès, qui commence à pouvoir être scientifiquement démontrée. Je m'intéresse donc beaucoup à votre ami inconnu.

J'ai lu les Souvenirs Garibaldiens de Maxime du Camp dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je suppose que vous parlez de ces Souvenirs qui doivent avoir été imprimés à part.

Je suis étonné de ce que vous me dites d'Ausonio Franchi. Il a parfaitement raison d'être *costernato;* seulement je ne m'y attendais pas : il était, depuis son professorat, devenu royaliste et gouvernemental. Nous nous querellerons plus tard sur Gœthe. Je

sais tout ce que vous pourrez me dire sur la conclusion de Faust; mais en quoi une aspiration de libre-fermier, toute noble qu'elle soit, change-t-elle un jugement qui ressort de la vie entière de Gœthe et de tous ses ouvrages? Il y a contraste entre Dante et lui depuis les traits du visage jusqu'à la moindre ligne de leurs écrits. Dante était éminemment subjectif, Gœthe objectif. Dante grave son âme, ses tendances, ses aspirations dans l'univers qu'il parcourt; Gœthe réfléchit en soi-même tour à tour, comme une sphère qui tourne, les zones différentes de cet univers. Dante pousse à la mission, au devoir, à l'action, à la souffrance, au martyre, et c'est pourquoi nous l'avons pris tout jeunes pour notre patron; Gœthe, au calme, à la contemplation, à l'ordre, à la résignation aux circonstances; il enseigne à s'adapter au milieu dans lequel on se trouve, à remplir son petit devoir, à se caser confortablement, fût-ce même dans une propriété libre, faisant du bien autour de soi à condition de ne pas trop se risquer et surtout de ne pas troubler l'harmonie, l'équilibre des facultés par lesquelles on *voit* : c'est le

poète de la bourgeoisie; seulement il est sublime à force de puissance. Je pourrais pousser mes contrastes à dix feuillets si je n'avais pas dans l'oreille l'écho de la fusillade de ces malheureux prétoriens contre mes pauvres amis. C'est bien un second Aspromonte au profit de l'Autriche. Allez, après cela, vous arranger avec la Monarchie!

Addio, sorella Maria. Je suis triste à mourir, dégoûté des hommes et des choses, et me répétant — ce qui vous fera plaisir — le « Warte nur, baldruhest du auch » de *votre* Gœthe.

A vous de cœur.

JOSEPH.

XIII.

5 décembre 1864.

Merci pour votre lettre du 22 nov.

Le congrès ouvrier a eu lieu : on y a décidé une fédération des associations ouvrières italiennes ; on y a voté un acte de Fraternité que je n'ai pas en ce moment, mais que je tâcherai de vous envoyer ; on y a élu un Conseil central de cinq membres pour diriger l'application progressive pratique de l'acte. Je crois que ce conseil résidera à Gênes, mais je vous parlerai encore de tout cela sous peu. Ce lien établi est chose importante.

J'ai eu ici des querelles sans fin pour les tables tournantes, et je regrette on ne peut plus que *notre* ami le docteur y tienne. Il n'y a rien là qu'un symp-

tôme : quand les hommes ne croient plus à Dieu, Dieu s'en venge en les faisant croire à Cagliostro, au comte de Saint-Germain, aux tables qui tournent. Tout ce gâchis de tables en convulsion, de *medium* qui font trafic et marchandise des âmes, d'esprits bégayant alphabétiquement je ne sais quelles sottes réponses à de sottes questions, m'irrite comme une profanation de la sainteté de la mort. Quand je songe que si je m'avisais de leur demander une conversation avec ma mère, ces gens-là la feraient arriver dans un cercle de sceptiques, d'hommes blasés en gants jaunes et de dames en crinoline, pour avoir une entrevue avec son fils et lui débiter les lieux communs bornés aux demandes qu'on lui adresserait, je me sens pris de dégoût. Il n'y a presque rien que je ne puisse croire dans un moment exceptionnel avec un être exceptionnel par la croyance, par l'amour, par l'enthousiasme, par la douleur, à minuit, dans la solitude, sous un effort suprême de concentration et de volonté. Mais, dans une séance à heure fixe, au milieu d'hommes débauchés et de femmes légères, un être abject, souvent au-dessous

du médiocre, souvent payé, aurait puissance d'évoquer l'échelle de Jacob à condition qu'on touche un morceau de bois et qu'on communique par tic-tac ! Et remarquez que, depuis vingt-cinq ans de contact, ce monde d'esprits ne nous a pas révélé une seule vérité ignorée jusqu'ici. Tâchez donc de guérir, au nom de Reynaud, ce brave docteur.

Si j'allais au pouvoir et si je consentais à avoir une police, je ferais Mordini directeur. Cet homme aurait la ligne droite à parcourir, libre de tout obstacle devant lui, qu'il choisirait une ligne oblique et brisée. De plus, il vise à un ministère qu'il n'aura pas. Je l'ai connu pendant de longues années avant 59. Je l'ai revu à Londres il y a un an, et je lui ai dit qu'il se perdait avec nous sans gagner les autres. Il est intelligent, beau parleur, assez brave, bon enfant dans la vie individuelle ; mais dans la vie publique, il glisse et n'appuie pas. A force de tactique et d'ambition, il nous a démembré notre gauche parlementaire, ce qui, au fond, ne m'importe nullement.

N'attendez pas pour vous quereller avec moi, si l'envie vous en prend, que le bonheur m'arrive. J'y

ai renoncé depuis 1836; renoncé si bien que le mot seul suffit à m'effrayer comme une déception énervante. Je suis si bien mort à tout espoir individuel, que je reconnais ceux que j'aime, non pas à la joie qu'ils me donnent, mais à la douleur qu'ils peuvent me donner.

Demain peut-être j'aurai la *Revue*. Je vous écrirai après. Poursuivez-vous votre travail sur Gœthe sans interruption? J'ai bien envie de vous envoyer quelques pages de moi, insérées il y a quinze ans, peut-être, dans une revue, sur Byron et Gœthe; mais j'ai en vain cherché le manuscrit que je crois avoir pourtant. Je n'oublie pas mes notes autobiographiques.

Adieu pour aujourd'hui, Madame et amie. Je suis mieux de quelque chose d'assez sérieux que j'avais; mais j'ai maintenant un gros rhume et ne fais que tousser. Tâchez d'être bien.

Votre ami

JOSEPH.

P. S. Je viens de lire le dernier livre de Michelet. Je le regrette. Cet homme que j'ai tant admiré écrit

aujourd'hui à la hâte, en Mazeppa de l'intelligence, comme quelqu'un qui sent la mort approcher. C'est un cauchemar, une course d'amant de Lénore à travers tout ce qu'il a vu, connu, senti, rencontré dans la vie, se dressant pêle-mêle, tourbillonnant sur la route. Point de calme ; point de recueillement ; point de sérénité, de triomphe après la recherche. Écrit dans la fièvre, ce livre donne la fièvre. Disproportion entre les parties : vingt pages sur le Ramayana, trois sur le Christianisme ; pas une sur le Bouddhisme, pas une sur la Réforme. Il y a des pages qu'on ne comprend pas : Babylone, Mithra, la Phénicie ; le sentiment du Progrès et en même temps de l'Édénisme : on dirait que tout se trouve dans le Poème-Roman du Ramayana. Au lieu de nous montrer comment toutes les chapelles que l'homme a élevées viennent former le Panthéon que l'Humanité édifie, à travers la suite des âges, à Dieu, on dirait un écroulement universel des temples au milieu duquel l'homme, perdant la tête, a envie de se sauver dans le Doute. Comment appeler cela un livre sacré? Les feuillets volent je ne sais où dans

l'ouragan éternel, dans la « Bufera infernal che mai non resta » de notre Dante. Et vous, qu'en pensez-vous? Qu'apprenez-vous dans la « Bible de l'Humanité? » Marchons-nous à une transformation religieuse, à une philosophie, à un polythéisme nouveau, ou à l'anthropomorphisme? Avons-nous une loi ou non? D'où venons-nous? Où allons-nous? Par quelle voie? par quel pont lancé entre Dieu et l'homme? Y a-t-il un seul mot de cela?

XIV.

15 décembre 1864.

Amie,

Merci, bien merci pour vos lignes inquiètes. Je tousse toujours, voilà tout. Mais d'autres causes ont produit mon silence. D'abord j'ai beaucoup trop à faire pour l'état de santé dans lequel je me trouve; ensuite, j'ai été très-inquiet pour une amie intime qui a été près de mourir : je le suis encore. Mais enfin il y a espoir. Tout cela ne m'avait pas empêché de lire le dialogue; mais je n'ai pas eu un moment pour écrire. Je n'ai rien qu'à approuver. C'est une magnifique exposition, une vaillante analyse. Vous savez que j'aurais voulu vous voir traiter des

questions qui sont effleurées dans votre travail; mais vous ne le pouviez pas.

Je regrette l'absence d'un détail que vous pourrez peut-être insérer dans le livre : c'est celui de nos trois couleurs italiennes se montrant à Dante. Il en habille Béatrice — Purg., ch. xxx, v. 31-33 — et il les partage entre les trois femmes du ch. xxix, v. 22-26.

Vos dernières pages sont bien belles.

Maintenant, pourquoi n'aimerais-je pas la France? Parce que, orgueilleux que vous êtes, je ne crois pas que Dieu lui ait inféodé l'*initiative* perpétuelle qui, fausse historiquement, nie le progrès, l'égalité et l'association des peuples, et perpétue le dogme monarchique au-dessus des individus de l'Humanité, les nations? Parce que je ne vous aime pas à Rome? Parce que je repousse le matérialisme, l'exclusivisme, l'absolutisme de vos faiseurs de systèmes socialistes? Voyons, pourquoi? Lorsque je commençais à rêver d'Italie, on disait chez nous *Français* pour dire *patriote*, *Autrichien* pour dire *servile*. Paris était pour nous l'Arche Sainte, ou, comme on l'a dit modestement chez vous, le « cerveau du

monde ». Il y avait alors une Haute Vente nommée par Buonarroti, qui nous excommuniait aussitôt que nous parlions de faire quelque chose par nous-mêmes. Je vis de suite que la première chose à faire, c'était de redonner une conscience libre à mon peuple. Et je me permis de dire qu'on ne serait jamais dignes d'être libres tant qu'on attendrait la libert comme une aumône. Je combattis la charbonnerie. Je répétai à satiété qu'il ne devait y avoir ni homme-roi ni peuple-roi. En 1835 j'écrivis dans votre *Revue républicaine* qu'il y avait un vide en Europe ; que depuis 1815 l'initiative était vacante et que tout peuple pouvait, en voulant, la saisir. Sont-ce là mes crimes ? Parlez-moi donc de mes tendances tyranniques !

Je vois que la *Revue germanique* va trouver le monde, l'histoire, la religion, je ne sais quoi encore, dans le livre de Michelet. Dieu ! que vous avez dû me trouver hérétique !

Adieu pour aujourd'hui ; pas pour longtemps. God bless you !

JOSEPH.

P. S. Il s'est fondé en Italie une association *secrète*, républicaine unitaire, qui s'appelle la « Vita Nuova », dont Dante est le chef spirituel, dont les statuts ont Dante et Béatrice en tête, dont la doctrine se déduit toute du Poème ! On m'en a donné la haute direction.

XV.

1er janvier 1865.

Vous m'avez envoyé un bien cher salut d'amitié à la fin de l'année; moi, je vous l'envoie au commencement. Puisse cette année rouvrir en Italie et en France les voies de l'avenir; puisse cette halte dans la boue finir! Et puisse-t-elle s'écouler doucement pour vous et pour tous ceux que vous aimez! Quant à moi, physiquement, je suis mieux; moralement, je suis toujours le même : voué au travail sans enthousiasme, par sentiment de devoir; n'attendant rien, n'espérant rien pour le peu de vie individuelle qui me reste; aimant et reconnaissant ceux que j'aime, non par la joie, mais par la douleur qu'ils peuvent me donner; croyant, comme dans

mes plus jeunes années, à l'avenir que j'ai rêvé pour l'Italie et pour le monde; dégoûté du présent, hommes et choses, mais résigné et calme, pourvu qu'on ne me parle pas trop de panthéisme matérialiste, de tactique à observer, de bonheur et de musique française. J'ai dit panthéisme matérialiste, car si par panthéisme l'on entend qu'il y a un peu de Dieu partout, je n'y ai pas grande objection.

Il n'y a rien de bien remarquable dans la date 1836, si ce n'est une crise tout à fait intérieure, pendant laquelle, abreuvé de toutes sortes de déceptions et de doutes, je me sentis menacé de folie. Je me relevai par un travail également intérieur, pendant lequel j'appris à fouler aux pieds le *bonheur*. J'étais en Suisse. J'en ai dit quelque chose dans ces notes autobiographiques qui font partie de mes écrits et que je tâcherai de vous envoyer.

Il y a toutefois quelque chose de mon existence dont jamais je ne parlerai à âme qui vive.

Vous avez connu Fabrizzi : bon et honnête cœur, s'il en fut. Quant à Buonarroti, je n'eus jamais de contact personnel avec lui : nous nous écrivions.

C'était une âme sainte et pure, avec un cerveau très-étroit dans lequel deux ou trois idées étaient nichées. Il vivait sur elles exclusivement, n'acceptant rien de nouveau, n'admettant pas de progrès possible, et, à force de travailler sur elles, il les avait poussées jusqu'à l'absurde. J'ai connu Mickiewicz. J'ai connu Mad. Sand. J'ignore la cause de votre rupture. Lamennais m'aimait, mais comme malgré lui. Il y avait au fond de son âme je ne sais quelle défiance qui m'apparaissait comme un éclair soudain dans son regard. Je me rappelle toujours qu'à Paris un jour — j'y était en secret — dînant ensemble lui, moi, ce pauvre et brave Flotte, chez une dame anglaise, il lui échappa de dire, après je ne sais quoi : « Ce bon Mazzini, on ne peut pas s'empêcher de l'aimer. » Tout le monde était fort content pour moi; moi, j'avais remarqué le *s'empêcher*. Plus tard, vers la fin de sa vie, cette sorte d'arrière-pensée qu'il couvait en lui à mon égard se fortifia, je le crains bien : quelques hommes, Montanelli entre autres, qui l'entouraient et qui ne m'aimaient pas, durent chercher à l'influencer défavorablement. Cela

me fit beaucoup de peine, car je l'aimais véritablement, et je voyais en lui le progrès individualisé dans un homme.

Je ne peux pas deviner le nom de la femme qui avait connu ma bonne mère.

Oui, la question religieuse est toute la question actuelle. La Philosophie ne comblera pas le vide : jamais elle ne l'a comblé. La Philosophie, qui prétend orgueilleusement être la science de la vie, ne peut que constater la mort d'une religion et préparer la voie à une autre : elle n'a jamais fait que cela. Elle fait cela aujourd'hui à l'égard du Christianisme, et c'est bien. Mais lorsqu'elle aura bien divisé, analysé, anatomisé, disséqué, elle se trouvera dépourvue de ce souffle de vie qui, renouvelant, agrandissant la Morale, décrète le devoir et pousse les hommes à l'action. Croyez-le bien : il se fondera tôt ou tard une Église, et le moment en approche. Cette petite église ne sera d'abord qu'une église de Précurseurs. L'ancienne Église n'ayant mission que pour livrer au monde la synthèse de *l'individualité*, pouvait avoir pour Précurseur un individu, Jean :

la nouvelle est appelée à donner celle de l'Humanité *collective* et elle aura un Précurseur collectif. Puis arrivera une grande crise, un peuple qui s'élèvera au nom de tous, avec l'instinct du devoir — c'est à Rome peut-être que cela s'accomplira ; — et d'une sorte d'assemblée devenue concile et devant élaborer une déclaration, non de droits, mais de principes, surgira la grande Eglise. Seulement cette Eglise, déduisant la croyance de l'époque du mot Synthèse, progrès qui renferme une conception de la loi de Dieu étrangère au Christianisme, tiendra la grande porte ouverte à l'avenir : elle ne sera donc ni infaillible ni intolérante ; elle dira en même temps : « La foi est sainte, l'hérésie est sacrée. » La première représentera l'association, l'Humanité collective en une époque donnée ; la seconde représentera l'individualité, la liberté. Si j'étais jeune, je vous dirais bonnement, sans m'effrayer de votre sourire panthéiste : « Je fonderai cette Eglise de Précurseurs. » Mais je suis vieux, forcé de me tuer au travail pour Venise, pour Rome, pour la République, pour que *l'instrument* se fasse ; je me contente donc d'en jeter

çà et là quelques germes : d'autres l'établiront après moi. Et elle constatera ce en quoi nous ne croyons plus, ce en quoi nous croyons : la Loi divine du Progrès appliquée à la vie de l'*individu* et à celle de l'*Humanité;* les deux ne sont qu'une double manifestation de la vie qui est une et ne peut être que telle.

Mon Dieu! où me suis-je lancé? et quel sourire hégélien de haut en bas je vois poindre sur les lèvres de la collaboratrice de la *Revue germanique!* Toutefois, ce n'est pas à elle que j'écris : c'est à Marie, à ma sœur en Dante, n'est-ce pas?

Hélas! nous irons nous tous en Purgatoire : il n'y a que cela. Seulement j'aiderai à vous en tirer, c'est-à-dire à vous faire sortir plus vite de la vie contemplative Goethéenne, pour vous lancer dans la vie d'action, dans la vie Dantesque. Voilà!

Les trois couleurs de Dante n'ont été que je sache arborées par nos associations secrètes qu'au commencement de ce siècle. Quant à la phosphorescence, j'ai une vague idée qu'il y a quelque chose dans le Poème, qui s'y rapporte, mais c'est très-vague, et il

est impossible en ce moment de vous citer le vers, si tant est qu'il existe.

Comment M. Monnier a-t-il pu écrire sur les Bandiera sans citer leurs lettres, le plus beau document pour leur vie? Vos Français sont étonnants.

Il faut que, pour aujourd'hui, je vous quitte. Vous me parlez d'ébullitions ouvrières possibles : ce sera bien le déshonneur et le crime de votre classe intelligente si elle ne parvient pas à les diriger. Nous en aurons, nous aussi, tôt ou tard ; mais comptez-y, nous les dirigerons. C'est que nous ne sommes pas si *Messieurs* que vos amis. Nous ne craignons pas de *profaner*, au contact de la foule, nos inspirations philosophiques ou littéraires : fidèles à notre vue de la vie que l'homme est Pensée et Action, nous conspirons, nous organisons, nous formons de petites caisses. Nous travaillons avec les sociétés ouvrières, tandis que nous bavardons intelligence et théories, quand l'envie nous en prend. Vos *Messieurs* démembrent la vie : ce sont des idées qui promènent. Ils peuvent parler de l'initiative française tant qu'ils voudront : ils resteront où en est l'Alle-

magne qui élabore dans chaque club d'étudiants des républiques idéales, puis vont se coucher satisfaits et se réveillent le matin avec leurs trente-six maîtres et demi. Adieu, amie, pardonnez-moi ce long bavardage.

JOSEPH.

XVI.

5 janvier 1865.

J'ai déterré « Byron et Gœthe ». Mais c'est un petit rouleau manuscrit — l'écriture n'est pas la mienne — et le contenu purement littéraire. J'ignore si on peut l'envoyer par la poste à la *Revue*, ouvert des deux côtés et avec toutes les précautions imaginables. Peut-être, la *Revue* a-t-elle quelquefois reçu des articles d'Angleterre et l'on peut se renseigner. Écrivez en ce cas. Sinon, j'attendrai une occasion. A vous de cœur.

JOSEPH.

XVII.

21 janvier 1865.

Dites-moi donc, je vous en prie, que vous avez reçu « Byron et Gœthe ». J'avais remis, avant l'arrivée de votre lettre, ce manuscrit à un voyageur de mes amis qui traversait Paris et devait le remettre chez vous. L'a-t-il fait ? A-t-il cru que quelque horrible complot se cachait entre les lignes ? Il m'écrit fort tranquillement de Marseille avant de s'embarquer pour Livourne.

Lancez-moi un mot pour me rassurer ou démasquer l'infidèle. Il va sans dire que c'est le seul manuscrit existant.

Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous écrire tout au long; mais j'ai reçu les imprimés, et je lirai

toute l'introduction à la future histoire (1) avec le même intérêt que j'ai éprouvé en lisant votre beau fragment historique sur le même sujet dans la *Revue germanique*.

Le prince Pierre Dolgoroukow est un Russe qui hait profondément votre *maître*, qui écrit contre lui, et qui mériterait d'être chef de police tant de notes il a sur les individus marquants de tous les pays. Je m'en vais lui demander s'il en a sur vous. Ses livres sont des pamphlets : ils peuvent avoir quelque utilité, mais non pour vous.

Le mouvement sur la Vénétie auquel je travaille est pour moi plus que cela : une guerre entre l'Italie et l'Autriche, c'est le réveil des nationalités, Hellène, Roumaine et Slavo-méridionale : c'est l'insurrection Hongroise, la question d'Orient et autre chose. Ce travail est depuis longtemps initié ; il l'est par moi, et il m'est impossible de quitter à moitié chemin les hommes que j'ai mis en mouvement. Quant à la république, elle ne peut venir qu'après ; et bien que je

(1) L'histoire de la République des Pays-Bas.

fasse en ce moment une propagande très-active pour elle en Italie, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. Je ne partage toutefois pas vos idées sur l'impossibilité.

Ce double travail, celui de l'édition de mes écrits qui se fait à Milan, les articles et brochures que mes républicains me demandent impérieusement — j'ai dernièrement écrit une longue lettre à Crispi, dans laquelle je me sépare de notre gauche parlementaire — absorbe toute ma journée. Le soir, il m'est impossible d'écrire à cause de mes yeux et de ma tête. Je lis donc pendant deux heures, les seules que j'aie pour me tenir au courant; à neuf heures je vais chez les Stansfeld à deux pas de moi; à onze heures je rentre : je trouve les journaux italiens et des lettres. Comment trouver le temps pour la question religieuse ? Et cependant elle me tourmente comme un remords : c'est la seule véritablement importante. Nous reparlerons de tout cela. Merci, mon amie, pour tout ce que vous avez bien voulu me dire sur votre vie. Adieu pour aujourd'hui. Votre ami

Joseph.

XVIII.

16 février 1865.

Madame, sœur et amie,

Comment avez-vous pu prendre pour des reproches sérieux quelques mots de défense contre une attaque qui mettait à néant toute ma vie passée ? Je vous assure que je me repens sincèrement même de ces quelques mots, si réellement ils vous ont fait de la peine.

Avez-vous reçu quelques fragments de mes écrits ? Il n'y a rien là qui puisse vous intéresser; mais quelqu'un partait pour Paris et me demandait si je n'avais rien à y envoyer. J'avais sous la main un des volumes et j'en déchirai une partie, sauf à profiter de quelque autre occasion pour le reste.

XVIII.

16 février 1865.

Madame, sœur et amie,

Comment avez-vous pu prendre pour des reproches sérieux quelques mots de défense contre une attaque qui mettait à néant toute ma vie passée ? Je vous assure que je me repens sincèrement même de ces quelques mots, si réellement ils vous ont fait de la peine.

Avez-vous reçu quelques fragments de mes écrits ? Il n'y a rien là qui puisse vous intéresser; mais quelqu'un partait pour Paris et me demandait si je n'avais rien à y envoyer. J'avais sous la main un des volumes et j'en déchirai une partie, sauf à profiter de quelque autre occasion pour le reste.

J'aurais voulu vous envoyer au lieu de cela quelques-unes des pages autobiographiques; mais je ne les ai pas. Je suis, je crois, le seul auteur qui n'ait pas une seule copie de ses écrits.

Ma lettre au Pape a paru : j'espère la recevoir d'un jour à l'autre et je tâcherai de vous l'envoyer. On dit que Crispi m'a répondu, mais je n'ai rien vu jusqu'ici. Oui, j'ai vu l'article sur les Bandiera. Il est assez bon; mais il y a quelque chose qui m'a douloureusement frappé : c'est ce qu'il a dit sur les derniers jours d'Attilio. J'avais bien entendu parler de sa proposition au roi, mais vaguement et je n'y croyais pas. Je vois maintenant que des documents existent. Je le regrette beaucoup.

Je crois que je mourrai avant vous d'un cancer à l'estomac. Je tâcherai en ce cas de vous entraîner vers Sirius, ou d'obtenir de vous visiter dans Véga. C'est, elle aussi, une étoile de première *grandeur*. Vous l'avez choisie parce qu'elle appartient à la Lyre. La mienne appartient au Grand-Chien, ce qui est mon emblême : métier d'aboyeur, sans être, généralement parlant, écouté ! Mon choix est donc

plus modeste que le vôtre. Remarquez, je vous prie, que Véga est au *sommet* de l'angle droit du triangle dont l'étoile *polaire* occupe un autre sommet.

Qui est Pezzani? Qu'est-ce que son livre sur la pluralité des vies? Est-il Italien ou Français? Avez-vous vu le livre? Vaut-il la peine d'être lu?

Quelles sont les revues dans lesquelles vous écrirez? Je ne vois que la *Revue des Deux-Mondes* et la *Germanique*.

Je ne sais pourquoi, j'ai dans l'idée que vous avez une masse de brochures. Avez-vous par hasard un fort petit volume portant le titre « Économie Saint-Simonienne » ?

Adieu, amie ; ne trouvez pas ma lettre d'aujourd'hui courte et absolument insignifiante. Je suis très-fatigué, maladif. Voilà tout. Écrivez-moi quand vous le pouvez.

Votre ami

JOSEPH.

XIX.

22 février 1865.

Avez-vous reçu, mon amie, quelques fragments italiens de moi — par la voie de la lettre à Crispi — et ma lettre au Pape ? Je voudrais le savoir. Et vous voudrez bien, j'en suis sûr, m'en écrire un mot. Bonne ou mauvaise, cette lettre est une affaire de conscience pour moi ; et j'avoue que, si je pouvais trouver un traducteur français capable, je la ferais imprimer à Bruxelles. Je ne l'ai pas et j'y renonce. Je voudrais toutefois savoir si vous l'avez reçue. En Italie, elle a été déjà réimprimée à Milan, à Naples, à Forli.

Adieu, à la hâte, mais à vous de cœur.

JOSEPH.

N'est-ce pas singulier que l'olivier ait été mon arbre favori dès l'enfance (1)?

(1) Allusion à un sonnet de D. Stern, intitulé : l'*Olivier*, qui venait de paraître dans la *Revue germanique*.

XX.

25 février 1865.

Je n'attends pas le *Temps* — qu'au reste je ne verrai pas ; je ne vois de toute votre presse que le *Courrier du Dimanche* — pour vous dire que je serai fier d'être traduit par vous. Je n'ai pas d'amour-propre d'auteur; si j'en avais, il serait en sûreté avec vous.

Vous aurez plume et encrier quand je mourrai, cela va sans dire.

Je ne sais rien encore du printemps, mais je crois que je n'ai pas un pouce de terrain en Europe sur lequel je puisse me nicher pour vivre de loisir et de petit-lait. Même la Suisse a renouvelé pour moi, il y a quelque temps, le décret d'expulsion. Cela ne m'empêchera pas d'aller où il y aura quelque chose

à faire, fût-ce à Paris; mais je n'affronterai pas le danger pour du petit-lait. Ne vous tourmentez pas pour Pezzani ou pour autre chose; je m'en voudrais. Poussez votre étude germanique, cela vaudra mieux pour vous et pour moi-même. Adieu pour aujourd'hui : j'ai l'âme enveloppée d'un brouillard de novembre à Londres; et quand il en est ainsi, écrire ne vaut rien.

Votre ami

JOSEPH.

XXI.

8 mars 1865.

J'attends avec impatience des nouvelles de votre santé. Vous me direz aussitôt que vous le pourrez « je suis mieux, » n'est-ce pas?

Merci pour le livre Saint Simonien. Ne pensez à rien maintenant qu'à vous soigner.

Votre ami

Joseph.

XXII.

23 mars 1865.

Vous êtes mieux, amie, et vous me l'avez dit tout de suite : deux bonnes choses. Moi, j'aurais voulu vous le dire tout de suite aussi et il ne m'a pas été possible de le faire. Jamais je n'ai été si occupé, persécuté, tourmenté. Je dors toutefois, quoi qu'en dise M. de Boissy, mais moins que je ne devrais.

C. est un homme bon au fond, mais sceptique et voulant faire son chemin. Il a du talent et un élément artistique. Que voulez-vous que je vous en dise de plus, quand vous ne me dites pas le but de votre demande ?

La Revue germanique, aujourd'hui *moderne* — mot dont je ne saisis pas la portée — baisse. Le dernier numéro n'est pas fait pour encou-

rager les souscripteurs. J'en suis sincèrement fâché. La *Revue*, pendant les deux ou trois premières années de son existence, a rempli un vide réel, en nous initiant aux travaux de l'Allemagne. Or, comme les travaux de l'Allemagne ont touché à toutes les sphères de la pensée, la *Revue* pouvait trouver manière de tout dire. Elle a diminué de valeur en se donnant un cadre plus étendu. Les écrivains qui contribuent à la *Revue* font des journaux et des livres, ils donnent des articles à d'autres revues. Il aurait fallu concentrer tous leurs efforts sur un point donné et faire de la *Revue* une œuvre solide, imposante. Elle ne l'est pas aujourd'hui.

Et Goethe? où en êtes-vous?

J'en suis bien fâché, mon amie, pour vos tendances monarchiques à l'endroit de l'Italie, mais *nous* voguons assez rapidement vers la République. Je ne sais d'où elle viendra, comment, quand, mais chaque mois nous en approche. Il n'y a pour la Royauté qu'une seule manière de se sauver pour un temps : la guerre à l'Autriche. Elle ne la fera pas; elle est aveugle, déshéritée de toute initiative possible. Te-

nez-vous le donc pour dit, nous retrouverons notre vieille tradition.

Je suis avec attention un mouvement très-important qui se fait chez vous dans la classe ouvrière : l'association. J'espère bien que le vieux socialisme ne viendra pas le gâter. Et je voudrais que les hommes qui dirigent ce mouvement le rattachassent à un principe moral, à la conscience d'un grand *Devoir* à remplir. Je vois dans la classe ouvrière l'élément de l'avenir ; mais c'est à condition qu'elle ne se pose pas pour but un problème de pur intérêt matériel. Il aboutirait à en faire une nouvelle *bourgeoisie*.

Après trois mois, Crispi va m'écraser d'un gros volume.

Je n'ai vu personne.

A vous de cœur.

JOSEPH.

XXIII.

12 avril 1865.

Non, n'envoyez pas la brochure. Je connais tout ça. Mon Dieu ! comment pouvez-vous me faire de l'attendrissement sur ce *bon Roi?* L'avez-vous vu? Le connaissez-vous? Savez-vous qu'il a dix fois trompé Garibaldi et qu'il conspire encore aujourd'hui avec lui pour l'envoyer se faire tuer en Orient? Mon Dieu, j'ai été en contact avec lui pendant dix-huit mois, et je le connais : il n'a que le courage physique d'un soldat ; qui ne l'a pas aujourd'hui ? Je voudrais bien savoir les sources auxquelles vous avez puisé vos données sur lui.

Votre mouvement coopératif est bon. Ils ne parlent pas politique, je le sais ; mais je préfère de beaucoup ce silence à la funeste distinctionque les anciens chefs avaient introduite entre *socialistes* et *républicains*. Ces hommes-là visent à s'émanciper par leurs propres efforts ; ils ne cherchent pas à être sauvés par l'État. C'est beaucoup, croyez-moi. Pratiquement, et pour peu que le mouvement augmente, vous verrez le Gouvernement essayer d'intervenir, et ce jour-là ces hommes seront à nous. Ce n'est pas là qu'est la corruption profonde : elle est dans votre bourgeoisie ; elle est dans votre monde littéraire. C'est là où le divorce entre la pensée et l'action est frappant. Nous avons été, nous, esclaves comme vous l'êtes, mais nous n'avons jamais cessé de conspirer, de nous associer, de nous organiser à tous risques et périls. C'est bien d'association qu'il s'agit en France. Et la pensée qui vous a effleurée vous-même était une sainte pensée.

Mais brisons là. J'ai du travail par-dessus les oreilles et je suis à-demi malade. Je vous écrirai, selon la consigne, après Gœthe, si vous ne m'écrivez

pas dans l'intervalle. Ayez bien soin de vous, et « God bless you! »

A vous.

Joseph.

XXIV.

4 mai 1865.

Madame et amie,

Voulez-vous me permettre de vous recommander la sœur d'une de mes amies, Miss Thomas, qui se rend à Paris en qualité d'institutrice? Vos conseils et votre amitié lui seront d'une grande utilité dans votre Babel, et vous aurez, avec la sienne, ma reconnaissance.

Votre ami

JOSEPH.

XXV.

25 mai 1865.

J'ai été bien longtemps en silence; mais j'étais accablé de travail et d'ennuis. Je le suis encore. Il faut pourtant que je vous remercie de l'accueil fait à mon Anglaise. Vous êtes bien bonne, et moi je vous suis bien reconnaissant. Je conçois un premier mouvement d'antagonisme de la part d'une protestante qu'on veut envoyer régulièrement à une église catholique ; mais elle devrait le surmonter. Assister aux cérémonies d'un culte et communier avec ce culte sont deux choses radicalement différentes , or la dernière est la seule chose qui ne lui soit pas permise par sa croyance. N'irait-elle pas visiter Notre-Dame parce que c'est une église catholique? Je me

rappelle qu'à dix-sept ans on me conduisait à la messe. Je n'y croyais plus. Mais j'avais fait relier une petite édition belge que j'avais de « l'Esquisse » de Condorcet en guise de livre de messe, et je lisais pendant tout le temps de la cérémonie. Pourquoi ne fait-elle pas de même ? Pourquoi ne lit-elle pas sa Bible ?

Je n'ai pu voir la *Revue* que le 20. Votre article, le seul que j'ai lu, est très-beau. C'est un plaidoyer toutefois ; j'applaudis , en faisant intérieurement mes réserves. J'applaudirai, je suppose, jusqu'à la fin ; et pourtant les « orages » n'ont jamais été là, pas même quand il écrivait Werther. Gœthe n'a été qu'une immense intelligence. Il avait la bonté : c'est la conséquence de la faculté de voir les choses en grand ; mais rien de plus. Le besoin d'action, la sainte douleur, l'amour ardent et profond — vous diriez, en *nous* déshéritant, « ardente et profonde » — lui étaient étrangers ; nous reparlerons de cela. En attendant, vous me forcerez d'écrire, si j'en ai le temps, trente ou quarante pages de plus sur Gœthe pour le neuvième volume de mes Écrits.

Oui, il est bien vrai que l'Allemagne — la mauvaise Allemagne — nous envahit ; mais ce n'est pas à l'instinct italien que vous le devez ; c'est tout bonnement à M. de Sanctis, qui a cru devoir donner des chaires à tous ceux avec lesquels il a dîné, à Zurich ou ailleurs, pendant son exil. Il nous a fait cadeau de Vera, de Moleschott, etc. Le premier nous apprend, de par Hegel, à adorer le « fait accompli » : le second, de par Büchner, à ne voir dans le génie qu'un peu de phosphore. Mais vous verrez qu'un beau jour nous balayerons tout cela.

Est-ce de vous-même que vous parlez sous le couvert de Diotime ? Votre mère a-t-elle été allemande ? Avez-vous vu Gœthe à Francfort ?

Adieu à la hâte, mais à vous de cœur.

JOSEPH.

Je vous enverrai, je crois, demain, quelque chose de moi.

XXVI.

14 juillet 1865.

Amie,

Non, je ne suis pas malade et j'ai honte de mon silence; mais je suis accablé de travail, fatigué, harassé. La bonne saison m'amène des voyageurs italiens et autres, et ils m'enlèvent une partie du temps destiné à la correspondance. Vous me disiez d'ailleurs dans la lettre du 21 juin que vous alliez partir. Maintenant je vous sais gré des quelques lignes écrites de Schlangenbad.

C. est ici, plein de son sujet, c'est-à-dire de son roman qu'il voudrait faire traduire en anglais et en toutes les langues possibles. Je cherche à l'ai-

der, mais je doute du succès. On a tant de romans ici qu'on ne traduit pas. Les seuls romans français dont on ait parlé longuement avec éloge sont ceux d'Erckmann et Chatrian : la simplicité du style a frappé les Anglais comme une nouveauté, et la tendance anti-impérialiste leur va. Oui, C. vous a trouvée « aimable et spirituelle », ce dont je ne doutais pas ; mais vous êtes, Dieu merci, quelque chose de plus que cela.

D'où vous vient cette rafale de scepticisme qui a fait éclore vos sonnets ? Vous donnez, il est vrai, dans le second, commission à votre amie, Louise Ackermann, de flétrir Jupiter ; mais le premier ! mon Dieu, pensez-vous qu'il n'y ait pas assez de scepticisme, d'énervement en France ? Je voudrais vous voir essayer de les secouer de leur torpeur, leur faire honte de leur doute égoïste et leur enseigner le culte déserté de la sainte Action.

Jupiter est là, mon amie, trônant sous le nom de Louis Napoléon et la France tout entière est Prométhée. Que me dites vous — en mettant « voie d'Ostende » sur vos lettres « allemandes »? — N'allez pas

m'écrire en allemand — je veux dire « d'Allemagne » — de *lui* et d'elle ! J'entends tout le monde dire : « Quand il mourra. » Avouez-moi que c'est bien lâche. Nous subissons l'*opportunisme*, le matérialisme, le servilisme de notre gouvernement ; mais nous luttons, nous nous organisons, nous prêchons ouvertement la République. Les étudiants de Palerme ont déposé processionnellement le manuscrit de mon article « Césarisme » à la Bibliothèque nationale. Dix journaux : « l'*Unità Italiana* de Milan, le *Popolo d'Italia* de Naples, le *Dovere* de Gênes, etc. » se font saisir pour des articles républicains. Votre presse se fait un devoir de ne jamais parler de nous et de nos progrès visibles. Ils n'en sont pas moins réels. Que pense-t-on, que désire-t-on, qu'espère-t-on chez vous ? Dites-m'en quelque chose, si vous pensez comme moi, qu'une lettre de Schlangenbad « voie Ostende » puisse me parvenir intacte. Je ne répondrai même pas à la partie politique. Je n'ai pas la moindre envie de vous compromettre. Mais je tiendrais à savoir, une fois pour toutes, ce que vous pensez de votre pays.

Votre drame? il ne peut pas être pour la scène. Mais des « Scènes historiques » comme on en a fait du temps de la croisade romantique, une série de tableaux embrassant ou effleurant la série des martyrs et des tentatives italiennes : voilà ce que vous pourriez faire. Il y a un ouvrage en deux gros volumes, avec portraits, plus étendu que celui de Vannucci, dont le titre est : « Panteon dei Martiri Italiani », et qui a été publié, il y a je ne sais combien d'années, à Turin. Il vous faudrait tâcher de l'avoir. 1821 excepté, il n'y a pas de martyrs monarchiques chez nous : ces Messieurs ne conspirent pas, ils diplomatisent.

Je serai prêt, cela va sans dire, à vous fournir tout ce que je peux; mais il m'est impossible d'écrire toute une histoire. Il me faudrait savoir sur quoi, sur qui.

Je vous enverrai quelque chose, si C. passe à temps par Schlangenbad.

N'est-il pas étrange que tous mes amis voyagent, s'en aillent aux Bains, émigrent en Italie, en Allemagne, en Suisse — *ma* Suisse, car j'y ai vécu avant

de naître en Italie — et qu'il me soit interdit, à moi seul, de bouger? Je vais partout, sans doute, quand il y a un but à atteindre; mais je ne peux pas risquer ma liberté pour m'amuser. Or, il n'y a pas un pouce de terrain en Europe qui veuille m'admettre. La Suisse était tolérante, et, depuis l'affaire Greco, un décret du Gouvernement central m'a mis là aussi au ban de l'Empire.

Adieu ; écrivez-moi et croyez-moi

Votre ami

JOSEPH.

XXVII.

7 octobre 1865.

J'ai tout reçu.

C. a été vous chercher à Paris où vous n'étiez pas. Il doit avoir laissé chez vous un petit rouleau d'imprimés « membra disjecta. »

Vous voyagez : vous êtes, femme heureuse, au sein des montagnes; vous écrivez de beaux morceaux littéraires; les montagnards vous aiment. Moi, j'ai été presque toujours malade : toutes mes courses de la saison se sont réduites à quinze jours passés tristement auprès d'une amie poitrinaire et qui, je le crains bien, ne passera pas l'hiver : « moriturus moriturae ».

Je vous aurais écrit pourtant, mais après quelque

temps de silence, je ne savais plus où vous trouver.

A vous de cœur.

Je ne connais pas votre *Prométhée*. Est-ce un drame, un poème? Je chercherai à le voir, non certes dans la traduction de Guerrieri, l'homme le plus éloigné du feu que je connaisse. Quand serez-vous de retour à Paris? M'écrirez-vous alors?

Joseph.

J'ai de très-sévères reproches à vous faire pour l'horrible manière de parler des Alpes. Je les aime presque comme on aime une mère. Elles sont *les Mères*.

XXVIII.

28 janvier 1866.

Amie,

J'ai été sérieusement malade; je suis mieux, mais parler, écrire, me pencher, ne fût-ce que pour deux minutes, sur mon écritoire, me fait du mal. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit ; voilà pourquoi je ne vous écris que ces quelques mots aujourd'hui.

Entre une crampe et une autre, j'ai lu, admiré, approuvé souvent. Je ne suis pas dans le monde littéraire italien d'aujourd'hui et je ne saurais mettre la main sur un traducteur ou sur un publicateur. Mais, si vous en trouvez un et si je vis, vous aurez la préface.

Ecrivez-moi, je vous en prie.

Votre ami

JOSEPH.

XXIX.

22 avril 1866.

Enfin!

Quant à moi, j'ai dû suivre l'exemple et l'espèce de conseil que contenaient les paroles de C. Qu'y a-t-il, toutefois, de changé? Pourquoi aujourd'hui et pas hier? Il y a un mystère; mais quelle est la femme qui n'en a pas?

Votre éditeur devrait envoyer un exemplaire de votre livre à M. Lewis, éditeur de la *Fortnightly Review*, un autre à David Masson, directeur du *Macmillan Magazine*, un autre à l'éditeur de la *Westminster Review*. Peut-être, si je les avais moi-même, je pourrais atteindre plus fa-

cilement le but. Je ne vais pas dans le monde, mais j'ai des intermédiaires avec ces publications et avec quelques autres. Si vous envoyez directement, dites-le moi : je ferai mon possible pour qu'on parle de votre ouvrage.

Oui, logiquement, la guerre est inévitable; mais depuis quand Bismarck ou Mensdorff sont-ils logiciens? Oui, Venise sera italienne; mais par qui? Si la guerre n'a pas lieu, notre monarchie ne bougera pas; si elle a lieu, elle attendra probablement que l'Autriche subisse une première défaite pour attaquer; or, il se peut que l'Autriche ne la subisse pas ou qu'elle improvise sur le champ de bataille une paix de Villafranca. Tout en laissant donc « la parole aux événements » et en nous tenant prêts à en profiter, nous continuons à organiser le Parti pour donner nous-mêmes, un jour ou l'autre, l'initiative. Lisez-vous quelque journal italien? Vous ne pouvez pas suivre le mouvement de notre parti, si ce n'est en parcourant l'*Unità Italiana* de Milan. Or, très-probablement, on ne vous le permettrait pas; vous êtes d'ailleurs *modérée*, et je parie que si vous

voyez un journal italien, c'est la *Perseveranza* ou *la Nazionne*.

Je serais curieux de savoir le nom de la personne *illustre* qui a la bonté de faire mon éloge. Je parie que c'est mon ex-ami, le Prince-Cousin.

Je ne me rétablis pas ; les crampes persistent, et je sens quelque chose au-dedans de moi qui me dit que je ne verrai pas l'immense débâcle qui se prépare; mais elle approche. Adieu, amie.

Votre ami

JOSEPH.

Qu'allez-vous écrire maintenant ? Ecrirez-vous encore dans cette pauvre *Revue moderne* ou ailleurs ?

XXX.

26 avril 1866.

Je reçois votre lettre du 25.

Le Cousin fut mon ami lorsqu'il s'agissait de conspirer contre Louis Philippe. Il eut des entrevues avec moi deux fois à Paris où je me rendais en secret. A Londres, nous étions toujours en contact. La liaison fut brisée naturellement après le « coup d'État. »

Dites-moi, si vous croyez que cela peut se faire, tout ce que vous pouvez parvenir à savoir de positif sur la *guerre*. Je sais bien qu'on la désire aux Tuileries, mais ce n'est pas assez : il faut aussi que la Prusse n'y voie pas sa ruine.

Le *lendemain*, dites-vous, vous serez avec moi : merci. Je vous accueillerai, si j'arrive là, comme la

brebis égarée. Mais je n'arriverai pas : la maladie y mettra bon ordre. On arrivera. L'Italie doit être République, et elle le sera; comptez-y.

J'attendrai les exemplaires et je vous avertirai.

Je me tiens pour engagé à écrire la préface.

La dame qui vous remet ceci est parfaitement sûre. A vous.

JOSEPH.

XXXI.

25 avril 1866.

Je vous envoie un article qu'on a réimprimé séparément à Milan.

Si jamais vous vouliez — je suis sûr que vous ne le voudrez pas — m'écrire votre opinion détaillée sur la situation, sur l'état des partis, sur les espérances et les probabilités en France, faites-le à l'adresse suivante : ....
.... Il n'y a pas besoin de sous-enveloppe. Ne signez pas.

Adieu : à vous de cœur.

JOSEPH.

XXXII.

19 mai 1866.

Amie,

Livres, lettre, j'ai tout reçu. Je suis malade, au lit, et il m'est impossible de vous écrire. J'espère le faire sous peu. Mais un mot de vous, si vous le pouvez. Y a-t-il un changement réel? Je ne le pense pas. Toutefois je voudrais vous l'entendre dire L'adresse que je vous ai donnée est bonne.

A vous.

JOSEPH.

XXXIII.

8 juin 1866.

Amica,

Le porteur, général Langiewicz, est mon ami. Vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur la situation et sur les tendances de votre Gouvernement. Ce n'est qu'à moi que tout ce que vous pourrez dire sera communiqué.

La *page* sera écrite. Est-ce à dall'Ongaro que je devrai l'envoyer?

Ici, miss Cobbe, écrivain de mérite, lit en ce moment votre ouvrage pour en faire le sujet d'un article.

Où allez-vous?

Votre ami

JOSEPH.

XXXIV.

15 septembre 1866.

Chère amie,

Je ne suis pas à Londres ; j'erre et pour cause. Je serai, je pense, de retour en Angleterre dans une quinzaine. A présent vous pourriez m'écrire à l'adresse :...
.... — sous-enveloppe — pour Joseph. La lettre me parviendra. Dites-moi ce que vous savez sur le « chef de la famille. »

J'ai été et je suis en désaccord avec vous sur la manière d'envisager les affaires italiennes. Mais je crois à vos bonnes intentions et « paix aux femmes, etc. »

Combien de temps comptez-vous rester encore dans

vos montagnes? Vous savez que j'ai reçu et repoussé l'amnistie. Me reprochez-vous ce refus?

Adieu, à la hâte, mais à vous de cœur.

JOSEPH.

Avez-vous été à Genève?

Y allez-vous? Dites-moi vos mouvements.

XXXV.

8 novembre 1866.

Chère amie,

Madame G. Stuart, femme d'un de mes meilleurs amis, est à Paris pour placer dans un collége un de ses fils. Il pourrait tomber malade ; il pourrait avoir besoin de quelques soins d'amis ; il est bien que quelqu'un veille sur lui, s'informe, lui fasse sentir qu'il n'est pas seul, isolé, à Paris. Voulez-vous être sa Providence? choisir parmi vos amis quelqu'un de sûr qui veille sur lui? Je vous en serai bien reconnaissant.

Vous êtes bonne, et je compte sur vous.

Votre ami

JOSEPH.

XXXVI.

15 novembre 1866.

Amie,

D'abord, merci; merci pour l'enfant et pour moi. Vous êtes bien bonne et je vous suis bien reconnaissant. Je n'oublierai pas l'École internationale de Saint-Germain. Votre recommandation et le nom de Dollfus suffisent.

J'ai été en Suisse et dans l'Italie du Nord, Varese, Como, etc. J'y ai été, comme d'habitude, incognito, car je ne veux rien devoir à *votre* monarchie. Je suis contre elle plus que jamais et si je vis un an encore, j'espère lui donner du fil à retordre. Venise, vous dites; oui, c'est bien, mais la question n'est pas là. Ces gens-là nous donnent, quand ils com-

mencent à avoir peur de nous, un lambeau du corps de l'Italie ; ils nous volent, ils nous corrompent son âme; ils inoculent le déshonneur à l'enfance de notre nation ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour murer l'avenir. Ils n'y réussiront pas. Non, mon amie, je n'irai pas à Rome, à moins que le drapeau de la République italienne n'y flotte quelque part entre le Capitole et le Vatican. La Monarchie, telle qu'elle est aujourd'hui, à Rome, est une profanation dont la vue me ferait mourir de douleur et de honte. J'ai partout ailleurs prêché l'unité avant tout : à Rome, c'est autre chose. Rome a droit et devoir : l'*initiative* est là. C'est à elle à fonder l'Unité morale : elle déchoit si elle ne le fait pas, et je me voilerai les yeux du manteau de l'exil pour ne pas voir sa déchéance. Voilà !

Si vous apprenez quelque chose de décisif sur la détermination finale, tâchez de m'écrire un mot.

L'air de mes Alpes m'avait guéri ; je recommence à éprouver tous les symptômes de ma maladie depuis mon retour.

Je suis accablé de travail; les correspondances

se sont accumulées pendant mon voyage. Mais vous aurez votre page. Je l'écrirai un jour de la semaine prochaine. A qui dois-je l'envoyer?

Adieu pour aujourd'hui. Écrivez vos Mémoires et ne vous irritez pas contre l'impénitence finale de votre ami

JOSEPH.

XXXVII.

7 février 1867.

Merci, mon amie, pour vos deux beaux articles et pour votre bonne lettre. Le livre de Mézières m'est inconnu. Dans vos articles une chose me frappe, c'est que vous cherchez toujours les points de ressemblance ; c'est le contraire que je me sens toujours entraîné à faire. Dante et Pétrarque me paraissent, comme artistes, représenter deux périodes de notre développement : le premier entièrement national, le second contient déjà les germes d'une déviation payenne. Comme hommes, un vers de Dante qualifie parfaitement les deux caractères : « L'uno disposto a *patire* e l'altro a *fare.* » Comme amants — je m'incline devant la femme — mais j'aurais cru que l'un

aimait et révérait Béatrice, tandis que l'autre, bien souvent, se regardait aimer. Pardon de la phrase barbare, et qu'à cela ne tienne. Peut-être cherchez-vous les ressemblances parce que vous êtes meilleure que moi.

Quant à Rome, vous ne savez peut-être pas que j'ai lutté de toutes mes forces contre l'entreprise de Garibaldi, non par prudence, Dieu m'en garde, mais parce que toute *initiative* dans la Province condamnait le mouvement de Rome à avorter. C'est par Rome elle-même qu'on aurait dû débuter. Aujourd'hui, grâce surtout aux conséquences de l'entreprise Garibaldienne, le mouvement de Rome est à peu près impossible. Rome ne peut être délivrée que dans les villes italiennes. Je ne vise donc qu'à la République. Il est possible qu'elle n'arrive pas de mon vivant; mais si par hasard..... je ne vous cache pas que la semaine d'après nous marcherions sur Rome en nous disant : advienne que pourra. Je crois l'unité assurée quoi qu'il fasse. La crise serait son baptême.

On conspire certainement de Paris à Naples. C'est, ostensiblement, pour les Bourbons ; mais je

suppose que Murat apparaîtrait : « Deus ex machinâ. » En savez-vous quelque chose ?

Adieu, amie. Je vais mieux, mais très-lentement et sous la menace.

A vous.

JOSEPH.

Rien n'est fait, je suppose, pour une édition des écrits de Jean Reynaud.

Enfin, je reçois la lettre qui vous appartient : la voici. J'ai été plus mal ces derniers jours. Y a-t-il rien de fondé dans les bruits qui circulent sur de grands projets dans le sens du progrès?

Écrivez-vous ailleurs que dans le *Temps?* La *Revue* qui débuta comme *Germanique* existe-t-elle encore?

Adieu — écrivez quelques mots.

A vous,

JOSEPH.

Je sais qu'il n'y à rien à attendre de Mme Guiccioli ; mais elle doit avoir des lettres de Byron.

XXXVIII

25 janvier, 1868.

Amie,

Me voici à Londres. J'ai été, pendant trois mois, malade là-bas. J'avais à faire ici; et m'étant trouvé mieux pendant toute une semaine, j'ai risqué le voyage. Les Alpes, le voyage, la traversée m'ont ruiné (1) et je suis mal de nouveau. Écrire me donne presque immédiatement des douleurs à l'estomac : les nausées qui les suivent m'épuisent. Je crains de ne pouvoir désormais plus correspondre qu'en style de télégramme. Que le premier soit du moins une parole d'amitié, de souhait sincère que votre santé

(1) Ruiné, traduction littérale de *rovinato*, s'applique à la santé lorsqu'elle est détruite.

soit meilleure que la mienne, et de désir de le savoir par une lettre de vous.

Si vous y ajoutez quelque chose sur ce que vous entrevoyez à l'horizon, guerre ou paix, calme ou tempête, tant mieux ! Là bas, nous marchons, je vous l'ai dit, inévitablement, sans mérite, à la république; et, si l'intervention dure, à une collision entre deux peuples qui s'aimaient et avaient des intérêts communs.

Rien de marquant en littérature, philosophie ou histoire ? Depuis quatre mois, je ne sais plus rien.

Qu'écrivez-vous ?

Lord Byron par Mme Guiccioli paraît-il ou non?

Écrivez-moi quelques mots.

Votre ami

JOSEPH.

XXXIX.

1er avril 1868.

Amie,

Je vous ai renvoyé, il y a trois semaines ou à peu près, la lettre qui avait été mal adressée et que je parvins à ravoir. L'avez-vous reçue? Votre silence m'inquiète un peu. Vous ai-je déplu? ou bien êtes-vous malade? tâchez de m'écrire un mot.

A vous.

JOSEPH.

XL.

9 avril 1868.

Chère amie,

N'essayez pas d'écrire, si vous êtes mal ; mais si vous allez mieux, qu'un seul mot de vous me le dise. Je suis d'autant plus inquiet que je ne comprends rien au mal qui vous mine. Le peu que vous m'en dites me ferait croire que le remède est en vous, dans un effort suprême de volonté, dans un appel à l'énergie que vous possédez, plus qu'en toute médecine possible. J'ai été plusieurs fois dans ma vie atteint de cet immense découragement, de cet obscurcissement soudain de toutes les facultés actives ; et c'est tout seul, en réagissant violemment, en *voulant*, que je l'ai surmonté.

Non, l'Italie n'oubliera pas votre nom ; mais ne parlez pas de mourir. Vous devez voir, avant, Rome et Paris fraterniser, pour le bien de tous, dans la foi républicaine. Alors, nous mourrons.

A vous.

JOSEPH.

XLI.

7 octobre 1868.

Amie,

J'avais un remords sur le cœur, celui de mon silence. J'ai été malade, ensuite accablé de travail, tourmenté de soucis.

Je ne suis plus là où vous m'avez écrit et votre lettre me parvient aujourd'hui. Elle m'est bien chère. Vous aussi vous avez été souffrante, moralement et physiquement; mais vous êtes forte et vous travaillez. Moi, je suis forcé de suivre de l'œil des faits qui, je le crains, n'aboutiront pas, pour saisir le moment d'entrer moi-même sur l'arène et pour suivre l'exécution de plans qu'une impatience fébrile a interrompus. Le mouvement actuel a été aussi mal

arrangé que possible. Garibaldi, génie d'action, est incapable d'organiser. Le mouvement en province a augmenté les difficultés du mouvement à Rome ; et si une insurrection n'a pas lieu au sein même de la ville, sous peu de jours, le mouvement tout entier avortera. L'absence de drapeau laisse d'ailleurs une incertitude dans les esprits qui tue l'enthousiasme. Vous en penserez, vous, ce que vous voudrez, mais il n'y a plus qu'une franche et hardie déclaration républicaine qui puisse soulever l'Italie. La guerre est aujourd'hui entre la monarchie et le génie national italien. Cette guerre, je la déclarerai si je vis encore une année ; si je meurs, d'autres le feront. Nous marchons là. Garibaldi n'en a pas le courage. Il ne réussira pas, ou il réussira à donner un coin de terre à la monarchie. Le problème ne peut être résolu que par la Révolution.

Byron est l'homme qui a le plus senti l'Italie : il l'aimait. Les autres, depuis votre Gœthe, jusqu'à votre Taine, l'ont tous regardée en payens. Ils adorent la forme. Byron a plongé dans l'abîme pour atteindre l'âme. Le cri de douleur qui lui échappe devant

Rome est supérieur à tout ce que ces hommes ont fait ; ils sont *artistes;* il est *poëte.*

Vous écrivez sur l'Italie; au nom de Dieu, ne la cherchez pas dans cette croute superficielle que le doctrinarisme intronisé par la monarchie a étendue sur elle : le volcan est au-dessous, et il la brisera un de ces jours. Le corps de l'Italie s'est fait ou à peu près : l'âme est absente. Cherchez-la dans la tradition italienne, dans la série de nos martyrs, dans les manifestations populaires qui commencent.

Adieu, amie, pour aujourd'hui. Resterez-vous encore longtemps dans le Jura? Où dois-je écrire quand vous serez à Paris? Écrivez-moi, pour une fois : à Miss Ada Nathan, Villa Tanzina, Lugano, Tessin. Suisse.

A vous.

JOSEPH.

XLII.

Lugano, 29 novembre 1868.

J'ai été sérieusement malade; je le suis encore assez pour ne pouvoir que vous écrire ces quelques mots ; mais je vais mieux et je serai sous peu convalescent. Et vous? Pourquoi ne dites-vous rien de votre santé ?

Je suis entouré d'amis et de soins. Amitié reconnaissante de

JOSEPH.

XLIII.

20 Juillet 1869.

Chère amie,

J'ai été, pendant tout ce temps de silence, mourant, convalescent, gravement malade une seconde fois, à la veille d'une insurrection rejetée dans l'infini par une suite d'imprudences, persécuté en Suisse. Je suis en ce moment en Angleterre et dans un intervalle de santé. J'ai bien souvent pensé à vous et je vous en donne la preuve en vous écrivant ces quelques mots et en vous demandant de m'en écrire deux. Comment êtes-vous? Que faites-vous? Qu'espérez-vous? Adressez à...

Écrivez-vous? quoi?

Je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre

pour pouvoir écrire deux livres, l'un sur votre Révolution, celle de 1789, l'autre sur la question religieuse, contre les Comtistes, les matérialistes à la Moleschott, les apôtres du *divin* contre Dieu, les *amateurs*, tels que Renan, les artistes du *brutal*, comme Taine, les Proudhoniens, et ainsi de suite. Ils fourvoient la démocratie et ruinent l'avenir.

Et c'est impossible. Il me *faut*, avant de mourir, proclamer la République en Italie. Je ne dois m'occuper que de cela.

Adieu, amie. A vous de cœur.

JOSEPH.

Combien de temps resterez-vous à Saint-Lupicin ?

XLIV.

27 décembre 1871.

Amie,

Celle qui était notre intermédiaire est morte ; et moi, saisi d'engorgement aux poumons, au cœur, je ne sais où, je ne puis vous écrire. Je pense que je surmonterai une fois encore tout ceci ; mais vous, avez-vous reçu ma lettre par Narratone ? Pourquoi ne pas répondre par lui ? Écrivez à madame S. Nathan, Lugano. J'écrirai si je vais mieux.

A vous de cœur.

JOSEPH.

XLV.

8 janvier 1872.

Amie,

Votre lettre est triste. J'avais songé à vous demander pour ma *Roma del Popolo* quelques lettres sur la France; je n'y songe plus. Ce que vous auriez à dire porterait le découragement dans notre camp. Entre vous et moi, je crois que vous avez, pour trois quarts, raison; mais à quoi bon le dire? Il vaut mieux se taire.

J'ai été amèrement déçu sur vos hommes. Si Ledru, Quinet, Schœlcher, Louis Blanc, cinq à six autres encore, s'étaient jetés, dès l'abord, dans le gouffre, s'ils s'étaient, au commencement du mouvement hostile à l'Assemblée, portés à Paris, ils au-

raient peut-être pu dominer, diriger le mouvement, et tirer quelque chose de la vitalité qui existait incontestablement dans la masse. Ils ont manqué de foi et de courage.

Et cependant, vous pourriez encore nous être bien utile, si vous écriviez une ou deux lettres contenant votre jugement sévère sur vos *adorateurs de la matière*, et nous disant : d'un côté, *discite*, évitez nos écueils ; de l'autre, ayez foi : la France se relèvera. Voulez-vous? Je vous serai bien reconnaissant de ce témoignage de fraternité donné à mon journal. Je vous traduirai.

Ne craignez rien de la propagande de Bismark en Italie. Le gouvernement est essentiellement lâche et il sera toujours du côté du plus fort; mais le pays n'en est pas là. Seulement vous avez Nice, et de plus votre gouvernement affecte de carresser notre catholicisme. Quant à l'alliance latine contre l'influence germanique, là n'est pas l'avenir ; c'est le slavisme qui doit interdire à l'Allemagne tout rêve de conquête ultérieure. Le jour où vous aurez une politique, vous vous entendrez avec nous pour ap-

puyer le mouvement slave et le soustraire à l'influence tsarienne. Et ce jour-là nous n'aurons plus rien à craindre du pan-germanisme.

Ceci est un véritable effort, chère amie. Je suis mieux, mais épuisé, et écrire me fatigue énormément.

A vous de cœur.

JOSEPH.

XLVI.

21 février 1872.

Amie,

Malade d'une rechute et dans le même état que vous, je veux pourtant vous remercier de votre lettre. J'ai écrit pour qu'on vous envoie la *Roma*. La nécessité de combattre l'influence que les agents de l'Internationale cherchent à exercer sur nos classes ouvrières m'a forcé de signaler les fautes commises depuis 1815 par la France. C'est pourquoi j'aimerais à avoir quelque chose de vous qui, tout en avouant et stigmatisant le mal, indiquerait les sources de vitalité que vous signalez et nous dirait : « Ne désespérez pas de la France : elle reprendra son rang parmi les grands peuples. » J'en tirerais parti

pour vous dire : « ne craignez rien ; nous devons, à regret, blâmer le présent ; mais nous avons foi dans l'avenir de la France. » Ne m'oubliez donc pas, dès que vous serez mieux.

Pourquoi Quinet, Henri Martin, Michelet, vous, cinq à six autres, ne songez vous pas à une publication hebdomadaire donnant le signal du réveil et prêchant les droits de l'âme sur la matière? Ce serait un drapeau qui rallierait la jeunesse incertaine, hésitante. Quant à la classe ouvrière, vous en jugez les tendances actuelles absolument comme moi, mais ce n'est pas en abdiquant qu'on peut espérer de les modifier : c'est en se plaçant résolument sur la brêche.

Ayez bien soin de vous.

Votre ami

JOSEPH.

Vous ai-je donné l'adresse : Monsieur George R. Braun, Via della Maddalena, 38, Pisa?

Amico,

Le porteur, Général Langiewicz, est mon ami. Vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur la situation et sur les tendances de votre Gouvernement. Ce n'est qu'à moi que tout ce que vous pourrez dire sera communiqué.

La paix sera écrite. Est-ce à Dall'Ongaro que je devrai l'envoyer ?

Ici miss Cobbe, écrivain de mérite, lit en ce moment votre ouvrage pour en faire le sujet d'un article.

Où allez-vous ?

Votre ami

Joseph.

4 juin.

— AVRIL 1885 —

—

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, Boulevard Saint-Germain. 108, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

MÉDECINE — SCIENCES — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

I. — MÉDECINE ET SCIENCES.

A. — Pathologie médicale.

AXENFELD ET HUCHARD. **Traité des névroses.** 2e édition, augmentée de 700 pages, par HENRI HUCHARD, médecin des hôpitaux. 1 fort vol. in-8. 20 fr.

BARTELS. **Les maladies des reins,** traduit de l'allemand par le docteur EDELMANN; avec préface et notes de M. le professeur LÉPINE. 1 vol. in-8, avec fig. 1884. 15 fr.

BIGOT. **Des périodes raisonnantes de l'aliénation mentale.** 1 vol. in-8. 10 fr.

BOTKIN. **Des maladies du cœur.** Leçons de clinique médicale faites à l'Université de Saint-Pétersbourg. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

BOTKIN. **De la fièvre.** Leçons de clinique médicale faites à l'Université de Saint-Pétersbourg. 1 vol. in-8. 4 fr. 50

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré,** son traitement hygiénique, 1883, 2e édition. 1 vol grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHUT. **Diagnostic des maladies du système nerveux par l'ophthalmoscopie.** 1 vol. in-8, avec atlas colorié. 9 fr.

BOUCHUT ET DESPRÉS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicales et chirurgicales** comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie. 4e édition, 1883, très augmentée. 1 vol. in-4, avec 918 fig. dans le texte et 3 cartes. Br. 25 fr.; cart. 27 fr. 50; relié. 29 fr.

CORNIL ET BRAULT. **Études sur la pathologie du rein.** 1 vol. in-8, avec 16 planches lithographiées hors texte, 1884. 12 fr.

CORNIL ET BABES. **Les bactéries pathogènes.** Leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses. 1 fort vol. in-8, avec un grand nombre de figures dans le texte et 27 planches en noir et en couleur hors texte. 1885.

DAMASCHINO. **Leçons sur les maladies des voies digestives.** 1 vol. in-8, 1880. 14 fr.

DESPRÉS. **Traité théorique et pratique de la syphilis.** ou infection purulente syphilitique. 1 vol. in-8. 7 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité pratique des maladies chroniques.** 2 vol. gr. in-8. 20 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité des eaux minérales** de la France et de l'étranger, et de leur emploi dans les maladies chroniques, 4e édition, 1885. 1 vol. in-8. 10 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité pratique des maladies des vieillards.** 2e édition, 1 fort gr. vol. in-8. 14 fr.

FERRIER. **De la localisation des maladies cérébrales.** Traduit de l'anglais par H.-C. DE VARIGNY, suivi d'un mémoire de MM. CHARCOT et PITRES sur les *Localisations motrices dans les hémisphères de l'écorce du cerveau.* 1 vol. in-8 et 67 fig. dans le texte. 6 fr.

GARNIER. **Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales**, suite et complément de tous les dictionnaires. 1 vol. in-12 de 500 pages. 20e année, 1884. 7 fr.

GINTRAC. **Traité théorique et pratique des maladies de l'appareil nerveux.** 4 vol. gr. in-8. 28 fr.

GOUBERT. **Manuel de l'art des autopsies cadavériques**, surtout dans ses applications à l'anat. pathol., accompagné d'une lettre de M. le prof. Bouillaud. In-18 de 520 pages, avec 145 figures. 6 fr.

HÉRARD ET CORNIL. **De la phthisie pulmonaire**, étude anatomo-pathologique et clinique. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et planches coloriées. 2e édition (*sous presse*).

KUNZE. **Manuel de médecine pratique**, traduit de l'allemand par M. KNOERI. 1883, 1 vol in-18. 4 fr. 50

LANCEREAUX. **Traité historique et pratique de la syphilis.** 2e édition. 1 vol. gr. in-8, avec fig. et planches color. 17 fr.

MARTINEAU. **Traité clinique des affections de l'utérus.** 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.

MAUDSLEY. **Le crime et la folie.** 1 vol. in-8. 5e édit. 6 fr.

MAUDSLEY. **La pathologie de l'esprit**, traduit de l'anglais par M. GERMONT. 1 vol. in-8. 10 fr.

MURCHISON. **De la fièvre typhoïde**, avec notes et introduction du docteur H. GUÉNAUD DE MUSSY. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et planches hors texte. 10 fr.

NIEMEYER. **Éléments de pathologie interne et de thérapeutique**, traduit de l'allemand, annoté par M. Cornil. 3e édit, franç., augmentée de notes nouvelles. 2 vol. gr. in-8. 14 fr.

ONIMUS ET LEGROS. **Traité d'électricité médicale.** 1 fort vol. in-8, avec figures dans le texte. 2e édition *(sous presse)*.

RILLIET ET BARTHEZ. **Traité clinique et pathologique des maladies des enfants.** 3e édit. refondue et augmentée, par BARTHEZ et A. SANNÉ. Tome I, 1 fort vol. gr. in-8. 1884. 16 fr.

TARDIEU. **Manuel de pathologie et de clinique médicales.** 4e édition, corrigée et augmentée. 1 vol. gr. in-18. 8 fr.

TAYLOR. **Traité de médecine légale**, traduit sur la 7e édition anglaise, par le Dr HENRI COUTAGNE. 1881. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.

B. — Pathologie chirurgicale.

ANGER (Benjamin). **Traité iconographique des fractures et luxations**, précédé d'une introduction par M. le professeur Velpeau. 1 fort volume in-4, avec 100 planches hors texte, coloriées, contenant 254 figures, et 127 bois intercalés dans le texte. Relié. 150 fr.

BILLROTH. **Traité de pathologie chirurgicale générale**, traduit de l'allemand, précédé d'une introd. par M. le prof. VERNEUIL. 1880, 3e tirage. 1 fort vol. gr. in-8, avec 100 fig. dans le texte. 14 fr.

DE ARLT. **Des blessures de l'œil**, considérées au point de vue pratique et médico-légal. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

GROSS. **Manuel du brancardier.** 1 vol. in-18, avec 92 figures. 3 fr. 50

HACHE. **Études cliniques sur les cystites.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de petite chirurgie.** 1880, 6e édit., refondue. 1 vol. gr. in-18 de 1000 pages, avec 450 fig. 9 fr.

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales.** 3e édition. Tome I, 1 fort vol. in-18. 8 fr.
Tome II, 1 vol. in-18. 8 fr.
Tome III, 1er fascicule. 1 vol. in-18. 4 fr.

LE FORT. **La chirurgie militaire** et les Sociétés de secours en France et à l'étranger. 1 vol. gr. in-8, avec fig. 10 fr.

MAC CORMAC. **Manuel de chirurgie antiseptique**, traduit de l'anglais par M. le docteur Lutaud. 1 fort vol. in-8. 1881. 6 fr.

MALGAIGNE. **Manuel de médecine opératoire.** 8e édition, publiée par M. le professeur Léon Le Fort. 2 vol. grand in-18, avec 744 fig. dans le texte. 16 fr.

MAUNOURY et SALMON. **Manuel de l'art des accouchements**, à l'usage des élèves en médecine et des élèves sages-femmes. 3e édit. 1 vol. in-18, avec 115 grav. 7 fr.

NÉLATON. **Éléments de pathologie chirurgicale**, par M. A. Nélaton, membre de l'Institut, professeur de clinique à la Faculté de médecine, etc.
Seconde édition, complètement remaniée, revue par les Drs JAMAIN, PÉAN, DESPRÉS, GILLETTE et HORTELOUP. 6 forts vol. gr. in-8, avec 795 figures dans le texte. 82 fr.

PAGET (sir James). **Leçons de clinique chirurgicale,** traduites de l'anglais par le docteur L.-H. Petit, et précédées d'une introduction de M. le professeur Verneuil. 1 vol. grand in-8. 8 fr.

PHILLIPS. **Traité des maladies des voies urinaires.** 1 fort vol. in-8, avec 97 fig. intercalées dans le texte. 10 fr.

RICHARD. **Pratique journalière de la chirurgie.** 1 vol. gr. in-8, avec 215 fig dans le texte. 2e édit., 1880, augmentée de chapitres inédits de l'auteur, et revue par le Dr J. Crauk. 16 fr.

ROTTENSTEIN. **Traité d'anesthésie chirurgicale,** contenant la description et les applications de la méthode anesthésique de M. Paul Bert. 1 vol. in-8, avec figures. 10 fr.

SCHWEIGGER. **Leçons d'ophthalmoscopie,** avec 3 planches lith. et des figures dans le texte In-8 de 144 pages. 3 fr. 50

SŒLBERG-WELLS. **Traité pratique des maladies des yeux.** 1 fort vol. gr. in-8, avec figures. Traduit de l'anglais. 15 fr.

TERRIER. **Éléments de pathologie chirurgicale générale** 1er fascicule : *Lésions traumatiques et leurs complications.* 1 vol. in-8. 7 fr.

VIRCHOW. **Pathologie des tumeurs,** cours professé à l'université de Berlin, traduit de l'allemand par le docteur Aronssohn.
Tome Ier, 1 vol. gr. in-8, avec 106 fig. 12 fr.
Tome II, 1 vol. gr. in-8, avec 74 fig. 12 fr.
Tome III, 1 vol. gr. in-8, avec 49 fig. 12 fr.
Tome IV (1 fascicule), 1 gr. in-8, avec figures. 4 fr. 50

YVERT. **Traité pratique et clinique des blessures du globe de l'œil,** avec introduction de M. le Dr Galezowski. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

C. — Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

BINZ. **Abrégé de matière médicale et de thérapeutique,** traduit de l'allemand par MM. Alquier et Courbon. 1 vol. in-12 de 335 pages. 2 fr. 50

BOUCHARDAT. **Nouveau formulaire magistral,** précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler, suivi d'un Précis sur les eaux minérales naturelles et artificielles, d'un Mémorial thérapeutique, de notions sur l'emploi des contre-poisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés. 1884, 25e édition, revue, corrigée. 1 vol. in-18., broché, 3 fr. 50 ; cartonné 4 fr. ; relié, 4 fr. 50.

BOUCHARDAT et VIGNARDOU. **Formulaire vétérinaire,** contenant le mode d'action, l'emploi et les doses des médicaments simples et composés prescrits aux animaux domestiques par les médecins vétérinaires français et étrangers, et suivi d'un Mémorial thérapeutique 4e édit. 1 vol. in-18. (*sous presse*).

BOUCHARDAT. **Manuel de matière médicale, de thérapeutique comparée et de pharmacie.** 5e édition. 2 vol. gr. in-18. 16 fr.

BOUCHARDAT. **Annuaire de thérapeutique, de matière médicale et de pharmacie pour 1885**, contenant le résumé des travaux thérapeutiques et toxicologiques publiés pendant l'année 1884 et suivi de deux mémoires sur le *choléra asiatique* et sur *l'atténuation des virus*. 1 vol. gr. in-32. 45e année. 1 fr. 50

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré**, son traitement hygiénique. 1883, 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHARDAT. **Traité d'hygiène publique et privée**, basée sur l'étiologie. 1 fort vol. gr. in-8. 2e édition, 1883. 18 fr.

CORNIL. **Leçons élémentaires d'hygiène privée**, rédigées d'après le programme du Ministère de l'instruction publique pour les établissements d'instruction secondaire. 1 vol. in-18, avec figures. 2 fr. 50

DESCHAMPS (d'Avallon). **Compendium de pharmacie pratique.** Guide du pharmacien établi et de l'élève en cours d'études, comprenant un traité abrégé des sciences naturelles, une pharmacologie raisonnée et complète, des notions thérapeutiques, et un guide pour les préparations chimiques et les eaux minérales; un abrégé de pharmacie vétérinaire; une histoire des substances médicamenteuses, etc.; précédé d'une introduction par M. le professeur Bouchardat. 1 vol. gr. in-8 de 1160 pages environ. 20 fr.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

ALAVOINE. **Tableaux du système nerveux.** Deux grands tableaux, avec figures. 5 fr.

BAIN (Al.). **Les sens et l'intelligence**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 fort vol. in-8. 10 fr.

BASTIAN (Charlton). **Le cerveau, organe de la pensée**, chez l'homme et chez les animaux. 2 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte 1882. 12 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique**, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 gravures dessinées d'après nature par M. Bion, et avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.

Prix : fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr. Toutes les pièces, disséquées dans l'amphithéâtre des hôpitaux, ont été reproduites d'après nature par M. Bion, et ensuite gravées sur acier par les meilleurs artistes.

Le même ouvrage, texte anglais, même prix.

BÉRAUD (B.-J.) ET ROBIN **Manuel de physiologie de l'homme et des principaux vertébrés.** 2 vol. gr. in-18. 2e édition, entièrement refondue. 12 fr.

BÉRAUD (B.-J.) ET VELPEAU. **Manuel d'anatomie chirurgicale générale et topographique.** 2e éd. 1 vol. in-8 de 622 pages. 7 fr.

BERNARD (Claude). **Leçons sur les propriétés des tissus vivants**, avec 94 fig. dans le texte. 1 vol. in-8. 8 fr.

BERNSTEIN. **Les sens**. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scient. intern.*, avec fig. 3e édit. Cart. 6 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER ET BRUNTON. **Manuel du laboratoire de physiologie**, traduit de l'anglais par M. MOQUIN-TANDON. 1 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte. 1883. 14 fr.

CORNIL ET RANVIER. **Manuel d'histologie pathologique.** 2e édition. 2 vol. in-8 avec figures dans le texte. 30 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : fig. noires, 15 fr. — Fig. coloriées. 30 fr.

FERRIER. **Les fonctions du cerveau.** 1 vol. in-8, traduit de l'anglais par M. H.-C. de Varigny, avec 68 figures dans le texte. 10 fr.

JAMAIN. **Nouveau traité élémentaire d'anatomie descriptive et de préparations anatomiques.** 3e édition. 1 vol. grand in-18 de 900 pages, avec 223 fig. intercalées dans le texte. 12 fr. — Avec figures coloriées. 40 fr.

LEYDIG. **Traité d'histologie comparée de l'homme et des animaux**, traduit de l'allemand par le docteur Lahillonne. 1 fort vol. in-8, avec 200 figures dans le texte. 15 fr.

LONGET. **Traité de physiologie.** 3e édition, 3 vol. gr. in-8, avec figures. 36 fr.

MAREY. **Du mouvement dans les fonctions de la vie.** 1 vol. in-8, avec 200 figures dans le texte. 10 fr.

RICHET (Charles). **Physiologie des muscles et des nerfs.** 1 fort vol. in-8. 1882. 15 fr.

SCHIFF. **Leçons sur la physiologie de la digestion**, faites au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 2 vol. gr. in-8. 20 fr.

SULLY (James). **Les illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

VULPIAN. **Leçons de physiologie générale et comparée du système nerveux**, faites au Muséum d'histoire naturelle, recueillies et rédigées par M. Ernest BRÉMOND. 1 vol. in-8. 10 fr.

VULPIAN. **Leçons sur l'appareil vaso-moteur** (physiologie et pathologie), recueillies par le Dr H. CARVILLE. 2 vol. in-8. 18 fr.

E. — Physique. Chimie. Histoire naturelle.

AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications en zoologie.** 1 vol. in-8. 5 fr.

BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale.* 4e édit. Cart. 6 fr.

BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes**, par M. Emile Blanchard, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 magnifique vol. in-8 jésus, avec 160 fig. dans le texte et 40 grandes planches hors texte. 2e édit. Prix : broché, 25 fr. relié. 30 fr.

BOCQUILLON. **Manuel d'histoire naturelle médicale.** 1 vol. in-18 avec 415 fig. dans le texte. 14 fr.

COOKE ET BERKELEY. **Les champignons**, avec 110 figures dans le texte. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque s cientifique internationale.* Cart. 3e édition. 6 fr.

DARWIN. **Les récifs de corail**, leur structure et leur distribution. 1 vol. in-8, avec 3 planches hors texte, traduit de l'anglais par M. Cosserat. 8 fr.

EVANS (John). **Les âges de la pierre.** 1 beau vol. gr. in-8. avec 467 figures dans le texte. 15 fr.

EVANS (John). **L'âge du bronze.** 1 fort vol. in-8, avec 540 figures dans le texte. 15 fr.

GRÉHANT. **Manuel de physique médicale.** 1 vol. in-18, avec 469 figures dans le texte. 7 fr.

GRÉHANT. **Tableau d'analyse chimique** conduisant à la détermination de la base et de l'acide d'un sel inorganique isolé avec les couleurs carastéristiques des précipités. In-4, cart. 3 fr. 50

GRIMAUX. **Chimie organique élémentaire.** 1881, 3e édit. 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

GRIMAUX. **Chimie inorganique élémentaire.** 4e édit., 1885, 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

HERBERT SPENCER. **Principes de biologie**, traduit de l'anglais par M. C. Cazelles. 2 vol. in-8. 20 fr.

HUXLEY. **La physiographie**, introduction à l'étude de la nature. 1 vol. in-8 avec 128 figures dans le texte et 2 planches hors texte. 1882. 8 fr.

LUBBOCK. **Origines de la civilisation**, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais. 3e édition. 1 vol. in-8, avec fig. Broché, 15 fr. — Relié. 18 fr.

PISANI (F.). **Traité pratique d'analyse chimique qualitative et quantitative**, à l'usage des laboratoires de chimie. 1 vol. in-12. 1880. 3 fr. 50

PISANI ET DIRVELL. **La chimie du laboratoire.** 1 vol. in-8 1882. 4 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit de l'allemand par J. Soury. 1 vol. in-8. 1884. 5 fr.

QUATREFAGES (DE). **Charles Darwin et ses précurseurs français.** Étude sur le transformisme. 1 vol. in-8. 5 fr.

RICHE. **Manuel de chimie médicale.** 1880. 1 vol. in-18 avec 200 fig. dans le texte. 3e édition. 8 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE

COLLECTION D'OUVRAGES POUR LA PRÉPARATION
AUX EXAMENS DU DOCTORAT, DU GRADE D'OFFICIER DE SANTÉ
ET AU CONCOURS DE L'EXTERNAT ET DE L'INTERNAT

1er EXAMEN

(Physique, chimie, histoire naturelle.)

BOCQUILLON. — MANUEL D'HISTOIRE NATURELLE MÉDICALE. 1 vol. grand in-18, avec 415 figures. 14 fr.

LE NOIR. — HISTOIRE NATURELLE, avec 255 figures dans le texte. 5 fr.

GRÉHANT. — MANUEL DE PHYSIQUE MÉDICALE. 1 vol. gr. in-18, avec 469 figures dans le texte. 7 fr.

LE NOIR. — PHYSIQUE ÉLÉMENTAIRE, avec 455 figures dans le texte. 6 fr.

RICHE. — MANUEL DE CHIMIE MÉDICALE. 3e édit. 1880. 1 vol. in-18, avec 200 figures dans le texte. 8 fr.

GRIMAUX. — CHIMIE ORGANIQUE ÉLÉMENTAIRE. Leçons professées à la Faculté de médecine. 1 vol. in-18. 3e édition. 5 fr.

GRIMAUX. — CHIMIE INORGANIQUE ÉLÉMENTAIRE. 4e édit. 1 vol. in-18. 5 fr.

LE NOIR. — CHIMIE ÉLÉMENTAIRE. 1 vol. in-12, avec 69 fig. 3 fr. 50

PISANI. — TRAITÉ D'ANALYSE CHIMIQUE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

PISANI et DIRVEL. — LA CHIMIE DU LABORATOIRE. 1 vol. in-18. 4 fr.

2e EXAMEN

1re PARTIE *(anatomie, histologie).*

JAMAIN. — NOUVEAU TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ANATOMIE DESCRIPTIVE ET DE PRÉPARATIONS ANATOMIQUES. 3e édit. 1 vol. gr. in-18, avec 223 figures dans le texte. 12 fr.

BERNARD (Claude). — LEÇONS SUR LES PROPRIÉTÉS DES TISSUS VIVANTS, faites à la Sorbonne. 1 vol. in-8, avec 90 fig. dans le texte. 8 fr.

CORNIL et RANVIER. — MANUEL D'HISTOLOGIE PATHOLOGIQUE. 2 vol. gr. in 8. 2e édition. 30 fr.

HOUEL. — MANUEL D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE GÉNÉRALE ET APPLIQUÉE, contenant : la *description* et le *catalogue* du musée Dupuytren. 2e édit. 1 vol gr. in-18. 7 fr.

2e PARTIE *(physiologie).*

BÉRAUD et ROBIN. — MANUEL DE PHYSIOLOGIE de l'homme et des principaux vertébrés, répondant à toutes les questions physiologiques du programme des examens de fin d'année. 2e édit. 2 vol. in-12. 12 fr.

LONGET. — TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE. 2e édit. 3 vol. gr. in-8. 36 fr.

VULPIAN. — LEÇONS SUR LA PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE ET COMPARÉE DU SYSTÈME NERVEUX, faites au Muséum d'histoire naturelle. 1 fort volume in-8. 10 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER et BRUNTON. MANUEL DU LABORATOIRE DE PHYSIOLOGIE. 1 vol. in 8, avec figures. 14 fr.

3e EXAMEN

1re PARTIE (*médecine opératoire, pathologie externe, accouchements*).

MALGAIGNE et LE FORT. — MANUEL DE MÉDECINE OPÉRATOIRE. 8e édition, avec 744 fig. dans le texte. 2 vol. gr. in-18. 16 fr.

NÉLATON. — ÉLÉMENTS DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE. 2e édition, revue par MM. les docteurs *Jamain, Péan, Desprès, Horteloup* et *Gillette*. 6 volumes gr. in-8. avec 795 figures dans le texte. 82 fr.

MAUNOURY et SALMON. — MANUEL DE L'ART DES ACCOUCHEMENTS. 3e édit. 1 vol. gr. in-18, avec 115 fig. 7 fr.

JAMAIN et TERRIER. — MANUEL DE PETITE CHIRURGIE. 6e édit, refondue. 1 vol. gr. in-18, avec 455 fig. 9 fr.

JAMAIN et TERRIER. — MANUEL DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE CHIRURGICALES. 3e édition :
Tome I. 1 vol. gr. in-18. 8 fr.
Tome II. 1 vol. in-18. 8 fr.
Tome III, 1re partie. 1 volume in-18. 4 fr.

BILLROTH. — TRAITÉ DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE GÉNÉRALE, précédé d'une introduction par M. *Verneuil*. 1 fort vol. gr. in-18, avec 100 figures dans le texte. 14 fr.

VELPEAU et BERAUD. — MANUEL D'ANATOMIE CHIRURGICALE, GÉNÉRALE ET TOPOGRAPHIQUE. 3e édition, 1 vol. in-8. 7 fr.

2e PARTIE (*pathologie interne, pathologie générale*).

GINTRAC. — COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE PATHOLOGIE INTERNE ET DE THÉRAPIE MÉDICALE. 9 vol. in-8. 63 fr.

NIEMEYER. — ÉLÉMENTS DE PATHOLOGIE INTERNE, traduits de l'allemand, annotés par M. *Cornil*. 3e édit. française. 2 vol. gr. in-8. 14 fr.

TARDIEU. — MANUEL DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE MÉDICALES. 1 fort vol. in-18. 4e édit. 8 fr.

4e EXAMEN

(*Hygiène, médecine légale, thérapeutique, matière médicale, pharmacologie.*)

BINZ. — ABRÉGÉ DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE THÉRAPEUTIQUE, traduit de l'allemand par MM. Alquier et Courbon. 1 vol. in 12 de 335 pages. 2 fr. 50

BOUCHARDAT. — MANUEL DE MATIÈRE MÉDICALE, DE THÉRAPEUTIQUE ET DE PHARMACIE. 5e édit. 2 vol. in-12. 16 fr.

CORNIL. — LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'HYGIÈNE PRIVÉE. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOUCHARDAT. — TRAITÉ D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET PRIVÉE BASÉE SUR L'ÉTIOLOGIE. 1 vol. gr. in 8. 2e édition. 18 fr.

TAYLOR. — TRAITÉ DE MÉDECINE LÉGALE, traduit de l'anglais par *H. Coutagne*. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.

BOUCHARDAT. — NOUVEAU FORMULAIRE MAGISTRAL. 25e edition, corrigée, collationnee avec le nouveau *Codex*, revue et augmentés de formules nouvelles et d'une note sur l'alimentation dans le diabète sucré, 1 volume in-18. 3 fr. 50
Cartonné 4 fr. — Relié 4 fr 50.

DESCHAMPS. — MANUEL DE PHARMACIE ET ART DE FORMULER. 3 fr. 50.

5e EXAMEN

1re PARTIE (*cliniques externe, obstétricale, etc.*).

JAMAIN et TERRIER. — MANUEL DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE CHIRURGICALES. 3e edition. 2 vol. et 1er fascic. du t. III. 20 fr.

BOUCHUT et DESPRÉS. — DICTIONNAIRE DE MÉDECINE ET DE THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE ET CHIRURGICALE, comprenant le résume de la

médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie 4e édit., 1883. 1 vol. in-4. avec 918 figures dans le texte et 3 cartes. 25 fr.

MAUNOURY et SALMON. — MANUEL DE L'ART DES ACCOUCHEMENTS à l'usage des élèves en médecine et des élèves sages-femmes. 3e édit., avec 415 figures dans le texte. 7 fr.

2e PARTIE (*clinique interne, anatomie pathologique*).

GINTRAC (E.). — COURS THÉORIQUE ET CLINIQUE DE PATHOLOGIE INTERNE ET DE THÉRAPIE MÉDICALE. Tomes I à IX, 9 vol. gr. in-8. 63 fr.

Les tomes IV et V se vendent séparément. 14 fr.

Les tomes VI et VII (*Maladies du système nerveux*) se vendent séparément. 14 fr.

Les tomes VIII et IX (*Maladies du système nerveux*) se vendent séparément. 14 fr.

CORNIL et RANVIER. — MANUEL D'HISTOLOGIE PATHOLOGIQUE. 2 vol. gr. in-8, avec de nombreuses figures dans le texte. 2e édition 30 fr.

GOUBERT. — MANUEL DE L'ART DES AUTOPSIES CADAVÉRIQUES, surtout dans ses applications à l'anatomie pathologique, précédé d'une lettre de M. le professeur *Bouillaud*. 1 vol. in-8 de 500 pages, avec 145 gravures dans le texte. 6 fr.

BERTON. — **Guide et Questionnaire de tous les examens de médecine**, avec les réponses des examinateurs eux-mêmes aux questions les plus difficiles ; suivi des programmes des conférences pour l'*internat* et l'*externat*, avec de grands tableaux synoptiques inédits d'anatomie et de pathologie. 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50

III. — BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE **M. ÉM. ALGLAVE**

Volumes in-8, reliés en toile anglaise. — Prix : 6 fr.

Les mêmes, en demi-reliure d'amateur. 10 fr.

53 VOLUMES PARUS

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformat. de l'eau**, 4e éd.
2. W. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations**, 4e édition.
3. J. MAREY. **La machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, 2e édition, illustré.
4. A. BAIN. **L'esprit et le corps considérées au point de vue de leurs relations**, 4e édition.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux**, illustré.
6. HERBER SPENCER. **Introd. à la science sociale**, 6e édit.
7. OSCAR SCHMIDT. **Descendance et darwinisme**, 3e édition.
8. H. MAUDSLEY. **Le crime et la folie**, 4e édition.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal**, 2e édition, illustré.

10. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie**, suivie d'une étude sur LA NATURE DE LA FORCE, par *P. de Saint Robert*, 3e édition, illustré.
11. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion**, 7e éd.
12. Léon DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité**, 3e éd.
13. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations**, 4e édition, illustré.
14. WHITNEY. **La vie du langage**, 3e édition.
15. COOKE et BERKELEY. **Les champignons**, 3e éd., illustré.
16. BERNSTEIN. **Les sens**, 3e édition, illustré.
17. BERTHELOT. **La synthèse chimique**, 4e édition.
18. VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière**, 3e éd.
19. LUYS. **Le cerveau et ses fonctions**, 4e édition. illustré.
20. W. STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange**, 3e édition.
21. FUCHS. **Les volcans et les tremblements de terre**, 4e éd.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT, **La défense des États et les camps retranchés**, 3e édition avec fig. et 2 pl. hors texte.
23. A. DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine**, 7e édition.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. **Le son et la musique**, 2e éd.
25. ROSENTHAL. **Les muscles et les nerfs**, 3e édition, illustré.
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts**, 3e édition, illustré.
27. WURTZ. **La théorie atomique**, 3e édition, illustré.
28, 29. WURTZ. **Les étoiles**. 2e édition, illustré.
30. N. JOLY. **L'homme avant les métaux**, 3e édit., illustré.
31. A. BAIN. **La science de l'éducation**, 4e édition.
32, 33. THURSTON et HIRSCH. **Hist. de la machine à vapeur**. 2e éd.
34. R. HARTMANN. **Les peuples de l'Afrique**, 2e édit., illustré.
35. HERBERT SPENCER. **Les bases de la morale évolutionniste**, 3e édition.
36. Th.-H. HUXLEY. **L'écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie, illustré.
37. DE ROBERTY. **La sociologie**.
38. O.-N. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie**, avec fig. et pl. hors texte.
39. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal** (les cryptogames), illustré.
40, 41. CHARLTON-BASTIAN. **Le système nerveux et la pensée**. 2 vol. illustrés.
42. JAMES SULLY. **Les illusions des sens et de l'esprit**, illustré.
43. A. DE CANDOLLE. **Origine des plantes cultivées**, 2e édit.
44. YOUNG. **Le Soleil**. illustré.
45. 46. J. LUBBOCK. **Les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes**.
47. Ed. PERRIER. **La philos. zoologique avant Darwin**, 2e éd.
48. STALLO. **La matière et la physique moderne**.
49. MANTEGAZZA. **La physion. et l'expression des sentiments**.
50. DE MEYER. **Les organes de la parole**, illustré.
51. DE LANESSAN. **Introduction à la botanique**. *Le sapin*.
52, 53. SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal**. *Les phanérogames*. 2 volumes illustrés.

IV. — BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Volumes in-18 à 3 fr. 50. — Volumes in-8 à 5 et 7 francs. Cartonnage toile, 50 c. en plus par vol. in-18, 1 fr. par vol. in-8.

EUROPE

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par *H. de Sybel.* Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 4 vol. in-8 . . 28 fr

FRANCE

Histoire de la Révolution française, par *Carlyle.* 3 vol. in-18. 10 50
La Révolution française, par *H. Carnot.* 1 vol. in-12. Nouv. édit.. 3 50
Histoire de la Restauration, par *de Rochau.* 1 vol. in-18. . . . 3 50
Histoire de dix ans, par *Louis Blanc.* 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Histoire de huit ans (1840-1848), par *Elias Regnault.* 3 vol. in-8. 15 »
Histoire du second empire (1848-1870), par *Taxile Delord.* 6 volumes in-8 . . . . 42 fr.
La Guerre de 1870-1871, par *Boert.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50
La France politique et sociale, par *Aug. Laugel.* 1 volume in-8. 5 fr.
Histoire des colonies françaises, par *P. Gaffarel.* 1 vol. in-8. 3e éd. . . . . 5 fr.
L'Algérie, par *M. Wahl.* 1 vol. in-8 . . . . 5 fr.

ANGLETERRE

Histoire gouvernementale de l'Angleterre, depuis 1770 jusqu'à 1830, par sir *G. Cornewal Lewis,* 1 vol in-8, traduit de l'anglais . . . 7 fr.
Histoire contemporaine de l'Angleterre, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald.* 1 vol. in-18. 2e éd. . 3 50
Les quatre George, par *Thackeray.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50
Lombart-Street, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot.* 1 vol. in-18.. . . . . 3 50
Lord Palmerston et lord Russel, par *Aug. Laugel.* 1 vol. in-18. 3 50
Questions constitutionnelles (1873 1878), par *E.-W. Gladstone,* précédées d'une introduction par *Albert Gigot.* 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

ALLEMAGNE

La Prusse contemporaine, par *K. Hillebrand.* 1 vol. in-18 . . . 3 50
Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron.* 1 vol. in-18. 3e ed. 3 50
Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron.* 1 vol. in-18, 2e éd. 3 50
L'Allemagne contemporaine, par *Ed. Bourloton.* 1 vol. in-18.. . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline.* 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50
Histoire des Hongrois, et de leur littérature politique, de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

RUSSIE

La Russie contemporaine, par *Herbert Barry*. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Histoire contemporaine de la russie, par *M. Créhange*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

SUISSE

La Suisse contemporaine, par *H. Dixon*. 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
Histoire du peuple suisse, par *Daendliker*, précédée d'une Introduction de M. *Jules Favre*. 1 vol. in-18. . . . . 5 fr.

AMÉRIQUE

Histoire de l'Amérique du Sud, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50
Les Etats-Unis pendant la guerre, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. 3 50

Jules Barni. Histoire des idées morales et politiques en France au xviiie siècle. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50
— Napoléon Ier et son historien M. Thiers. 1 vol. in-18. . . . 3 50
— Les Moralistes français au xviiie siècle. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Émile Beaussire. La guerre étrangère et la guerre civile. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
J. Clamageran. La France républicaine. 1 volume in-18. . 3 50
E. de Laveleye. Le socialisme contemporain. 1 vol. in-18. 3e éd. 3 50
E. Despois. Le Vandalisme révolutionnaire. 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50
M. Pellet. Variétés révolutionnaires. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

V. — BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18. Br., 2 fr. 50 ; cart. à l'angl., 3 fr. ; reliés, 4 fr.

H. Taine.

Le Positivisme anglais, étude sur Stuart Mill. 2e édition.
L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle.
Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 2e édition.
Philosophie de l'art en Grèce. 2e édition.

Paul Janet.

Le Matérialisme contemp. 4e édit.
La Crise philosophique. Taine, Renan, Vacherot, Littré.
Philosophie de la Révolution française.
Le Saint-Simonisme.
Dieu, l'homme et la béatitude. (*Œuvre inédite de Spinoza.*)
Origines du socialisme contemporain.

Odysse Barrot.

Philosophie de l'histoire.

Alaux.

Philosophie de M. Cousin.

Ad. Franck.

Philosophie du droit pénal. 2e éd.
Philosophie du droit ecclésiastique.
La philosophie mystique en France au xviiie siècle.

Beaussire.

Antécédent de l'hégélianisme dans la philosophie française.

Bost.

Le Protestantisme libéral.

Ed. Auber.

Philosophie de la médecine.

Leblais.

Matérialisme et spiritualisme.

Charles de Rémusat.

Philosophie religieuse.

Charles Lévêque.

Le Spiritualisme dans l'art.
La Science de l'invisible.

Émile Saisset.

L'âme et la vie, suivi d'une étude sur l'Esthétique française.
Critique et histoire de la philosophie (frag. et disc.).

Auguste Laugel.
La Voix, l'Oreille et la Musique.
L'Optique et les Arts.
Les problèmes de la nature.
Les problèmes de la vie.
Les problèmes de l'âme.

Challemel-Lacour.
La philosophie individualiste.

Albert Lemoine.
Le Vitalisme et l'Animisme.
De la Physionomie et de la Parole.
L'Habitude et l'Instinct.

Milsand.
L'Esthétique anglaise.

A. Véra.
Philosophie hégélienne.

Ad. Garnier.
De la morale dans l'antiquité.

Schœbel.
Philosophie de la raison pure.

Tissandier.
Des Sciences occultes et du Spiritisme.

Ath. Coquerel fils.
Premières transformations historiques du christianisme.
La Conscience et la Foi.
Histoire du Credo.

Jules Levallois.
Déisme et Christianisme.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

Fontanès.
Le Christianisme moderne.

Stuart Mill.
Auguste Comte et la philosophie positive. 3e édition.
L'Utilitarisme.

Mariano.
La Philosophie contemp. en Italie.

Saigey.
La Physique moderne. 2e tirage.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

Albert Réville.
Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.

W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.

C. Coignet.
La morale indépendante.

Et. Vacherot.
La Science et la Conscience.

E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 2e édit.
L'individu contre l'Etat.

Gauckler.
Le Beau et son histoire.

Max Müller.
La science de la religion.

Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral.
De la philosophie sociale.

Th. Ribot.
Les maladies de la mémoire, 3e édit.
Les maladies de la volonté. 3e édit.
Les maladies de la personnalité.

Bentham et Grote.
La religion naturelle.

Hartmann.
La Religion de l'avenir. 2e édition.
Le Darwinisme. 3e édition.

H. Lotze.
Psychologie physiologique.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 2e édition.
Le fondement de la morale. 2e édit.
Pensées et fragments. 5e édition.

Liard.
Les Logiciens anglais contemporains. 2e édit.

Marion.
J. Locke, sa vie, son œuvre.

O. Schmidt.
Les sciences naturelles et la philosophie de l'Inconscient.

Hæckel.
Les preuves du transformisme.
Psychologie cellulaire.

Pi y Margall.
Les nationalités.

Barthélemy-Saint-Hilaire
De la métaphysique.

A. Espinas.
Philosophie expérim. en Italie.

P. Siciliani.
Psychogénie moderne.

Leopardi.
Opuscules et Pensées.

A. Lévy.
Morceaux choisis des philosophes allemands.

Roisel.
De la substance.

Zeller.
Christian Baur et l'école de Tubingue.

Stricker.
Du langage et de la musique.